

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Decouvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

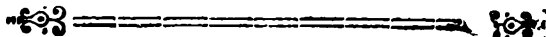
DEDIÉ AU ROI,

OCTOBRE 1750.

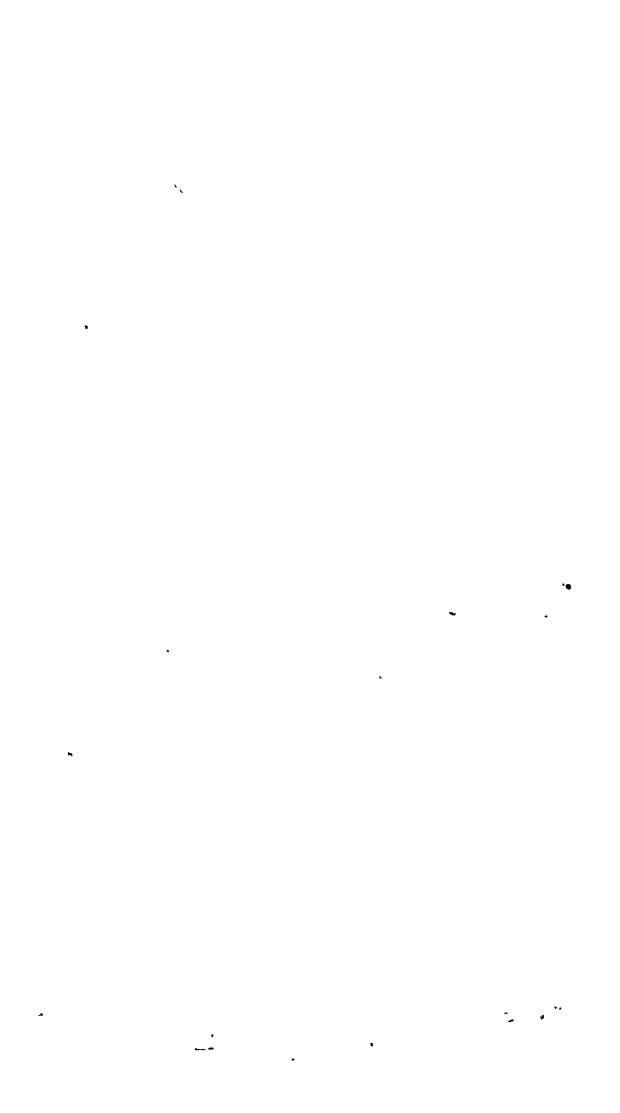


NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



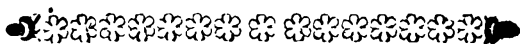
M D C C . L.





JOURNAL HELVETIQUE,

OCTOBRE 1750.



SUITE de l'Explication de la Parabole du
SEMEUR. *Matth. XIII.*

NOUS avons divers beaux Traités pour nous faire sentir l'excellence de la Religion Chrétienne. Les Prédicateurs le font aussi souvent dans la Chaire, de la manière la plus convaincante. Mais on est surpris qu'une Doctrine si sublime, des Maximes, si saintes, fassent si peu d'impression sur les Chrétiens, & qu'elles ne changent presque rien dans leur conduite. Ce peu d'efficacité de la Religion ne peut que réjaillir contre elle. Il est donc absolument nécessaire de faire voir, que si elle ne produit pas tout l'effet qu'on devoit en attendre, c'est uniquement la faute de ceux à qui elle est prêchée.

C'est ce que J. C. a voulu faire comprendre

dre dans la Parabole que nous avons comencé d'expliquer. Quoi qu'elle fut proprement adaptée a son tems, elle ne laisse pas de convenir encore aujourd'hui, & de fournir la Réponse à la difficulté proposée.

Le Sauveur nous y donne le Caractère de différentes personnes. Le premier est de ceux qui ne reçoivent pas l'Évangile. Il nous les a dépeintes sous l'image d'un Chemin à côté d'un Champ, ou qui le traverse, où il tombe quelque peu de semence qui ne peut pas prendre racine. C'est là l'emblème de tant de gens que les préjugés & les passions empêchent de s'acomoder de la Religion Chrétienne & de la goûter. C'est là la principale idée qu'excite cette Terre foulée, battue, & où le Grain du Semeur ne peut pas pénétrer.

Le second caractère que l'on trouve dans la Parabole, nous représente des gens un peu mieux disposez que les précédens. Ils nous sont dépeints sous l'image d'une assez bonne Terre, mais mêlée de quantité de pierres. *Une autre partie de la Semence tomba dans des endroits pierreux, dit J. C. où elle n'avoit pas beaucoup de terre, de sorte qu'elle leva bientôt, parce que la Terre où elle étoit n'étoit pas profonde. Cela fit que le Soleil s'étant levé, ou étant venu à paroître, elle en fut brûlée, parce qu'elle*

qu'elle n'avoit point de racines, & elle sèche*.

Avant qu'aller plus avant, il est nécessaire de donner un petit éclaircissement sur ces paroles, que le Soleil s'étant levé fit sécher ces Plantes. Il n'est pas naturel que le Soleil ait produit cet effet fort avant dans l'Automne. On sème tard en Judée. Ainsi des Plantes qui manquent de bonne terre, & qui n'ont pas assez de racines, semblent n'avoir rien à craindre de cet Astre pendant l'Hiver. Ce n'est qu'au retour du Printemps qu'est le danger. Il faut donc traduire, le Soleil venant à paroître, c'est à dire à l'issue de l'Hiver, & venant à paroître avec quelque force, fit bien-tôt sécher cette herbe, qui sembloit promettre quelque chose.

Celui qui a reçu la Semence dans des endroits pierreux, ajoute J. C. c'est un Homme qui entend la Parole, & qui d'abord la reçoit avec joie, mais qui n'ayant point en lui de racine, ne croit que pour un tems; car dès qu'il survient quelque oppression ou quelque persécution, à cause de la Parole, il se rebute aussitôt**.

Il est bon de rapeller ici une Remarque, qui a déjà été faite à une autre occasion, c'est

V 3

que

* Matth. XIII, 5.

** Matth. XIII, 20.

que toutes les images que J. C. nous présente dans cette Parole, sont copiées d'après nature. La *Judee*, come tout le monde fait, étoit un Pais plein de Montagnes & de Colines. On trouvoit, dans de certains endroits, des veines de bone Terre, & tout aupres des lieux pleins de pierres & de gravier. Les Campagnes mêmes, qui étoient dans la Plaine, étoient souvent couvertes de pierres, par les ravines qui les entraînoient des Montagnes voisines. Quel est le sort du Blé qui se trouve semé dans une Terre de cette nature? Come il y rencontre quelque petite humidité, il pousse d'abord un peu d'herbe au dehors, mais il manque du côté des racines. Il n'en peut pas faire assez pour se soutenir. Dès que les ardeurs du Soleil surviennent, elles ont bientôt consumé le peu de suc qu'il y a dans cette jeune Plante. Ne pouvant point tirer une nourriture suffisante, il faut nécessairement qu'elle sèche & qu'elle périsse.

On sentira encore mieux la justesse de cette comparaison, si l'on fait attention que dans un fond pierreux, les racines ne pouvant pas pousser & croître, & la Semence n'étant que fort peu entrée dans la terre, il en résulte que l'herbe qui sort au dehors, paroît bien plutôt que si elle avoit trouvé un
plus

plus grand fond de terre. Mais ce sont là des apparences trompeuses. Les pierres empêchent que cette herbe n'ait assez de racines, & le peu qu'elle en a ne peut pas assez s'étendre. Outre cela elles augmentent la chaleur, & elles contribuent beaucoup à brûler la Plante.

Voilà qui nous représente admirablement le caractère de ceux dont il s'agit ici. Des qu'ils entendent la Parole, ils la reçoivent *d'abord avec joie*. Ces gens-là sont frappez des grandes Vérités que l'Évangile nous fait connoître. Ils sentent aussi la beauté de ses Maximes, la justice & l'équité de ses Préceptes. Ils sont également charmez & de la Doctrine de J. C. & de sa Morale. Mais ce qui fait le plus d'impression sur eux, ce sont les Promesses consolantes de l'Évangile. J. C. offroit le pardon des péchez à ceux qui embrasseroient sa Doctrine. Bien plus, il leur faisoit espérer une Vie éternelle, une Résurrection glorieuse; & il confirmoit ses Promesses par un grand nombre de Miracles signalez. Des récompenses si magnifiques ne pouvoient qu'attirer ces gens là à ce nouveau Maître.

Voilà le beau côté de ces personnes dont J. C. nous donne ici le caractère. Ils reçoivent l'Évangile, ils le reçoivent aussi - tôt qu'on

le leur fait conoitre. Ils l'embrassent même avec plaisir & avec joie. Il semble que l'on peut beaucoup attendre de ces heureux commencemens. Des dispositions si favorables promettent beaucoup. Ce sont des semailles d'assez belle apparence; mais qui ont un défaut capital, qui ne se manifeste pas encore; elles manquent de racine. Ces gens là ne croient que pour un tems, car dès qu'il survient quelque oppression, ou quelque persécution à cause de la Parole, ils se rebutent aussi-tôt.

Leur défaut c'est donc de n'être pas assez fermes dans la Religion Chrétienne, pour souffrir quelque chose pour elle. Dès que le Soleil paroît avec un peu d'ardeur, on voit sécher ces semailles. Dès que la chaleur de la persécution donc sur ces foibles Plantes; elles se fanent aussi-tôt, elles ne peuvent point lui résister. Elles se dessèchent entièrement. Mais d'où vient que ces gens-là abandonnent ainsi la Religion, à la première persécution? D'où vient qu'ils ont si peu de fermeté, quand on les attaque?

On peut, ce me semble, en donner deux raisons principales. La première c'est qu'ils n'ont pas assez examiné la Religion, quand ils l'ont embrassée; L'autre c'est qu'ils ne se sont pas assez examiné eux-mêmes.

Je dis I. qu'ils n'ont pas suffisamment examiné

miné la Religion quand ils l'ont embrassée. Il paroît qu'ils n'avoient pas assez approfondi les excellentes promesses que nous fait la Religion. Il est vrai que les grands avantages que nous offre l'Évangile, les avoient d'abord frappés. Il faudroit les supposer d'une grande stupidité, pour n'en avoir pas été ébranlez la 1re fois qu'on les leur proposa. Mais d'un autre côté, il est aussi certain, que, pour en sentir tout le prix, il faut les examiner meurement, les regarder de tous les côtés, les peser avec exactitude. Tout Home qui peut encore les mettre en parallèle avec les avantages de la Terre, qui peut y trouver quelque proportion, ne les conoit que superficiellement, & ne les estime pas autant qu'ils le méritent. J. C. compare celui qui a bien senti le prix & l'excellence de l'Évangile, à un Home qui a trouvé *un Trésor caché dans un Champ*, & qui de la joie qu'il a d'avoir fait cette découverte, achette ce Champ au plus haut prix. Rien ne coute à un Home qui conoit bien l'excellence de la Religion Chrétienne. Tous les Biens du Monde lui paroissent come un rien, en comparaison de ceux de l'Évangile.

Si ces gens dont parle J. C. qui ne sont Chrétiens que pour un tems, n'ont pas assez pesé les avantages de cette Religion, il y a beau-

beaucoup d'aparence qu'ils n'en ont pas non plus bien examiné les preuves. Ils ne se font pas doné le tems ni les soins nécessaires pour en bien étudier les fondemens. Afin de se bien convaincre que la Religion Chrétienne est divine, il faut de la méditation, il faut de l'application. Et les personnes que l'on nous décrit ici, ne se doivent pas la peine de faire cet examen d'une manière un peu suivie. Cependant on voit assez que sans cela on ne sauroit être enraciné dans la Religion; on ne sauroit être affermi contre l'orage, ou contre l'ardeur & le feu de la Persecution.

C'est un principe parmi les Réformés, que chacun doit étudier sa Religion, & examiner avec soin les preuves sur lesquelles elle est fondée. Outre plusieurs bones raisons que nous avons pour apuier ce principe, en voici une d'une grande force; c'est que quand on n'a pas examiné les fondemens de sa Religion, il est fort à craindre que l'on ne succombe aux tentations. Dès que l'on aura un fort intérêt à agir contre les Préceptes de l'Évangile, ou même à y renoncer entièrement, le pas est glissant. Les Biens de la Terre présens & visibles, come ils le sont, ne peuvent que faire sur nous des impressions dangereuses. Il se présente une occasion
de

de satisfaire quelque passion criminelle. Les principes de Religion que nous avons s'y opposent bien d'abord ; mais on se demande ensuite, dans le fond du Cœur, si les récompenses que l'Evangile nous promet, si les dédomagemens qu'il nous fait espérer, sont bien certains. Dans cette conjoncture critique, si l'on n'a pas dans l'esprit des preuves bien distinctes de la Divinité de la Religion, elle ne sauroit nous retenir. Ce que nous disons des tentations ordinaires, il n'y a qu'à l'appliquer à celle où nous nous trouvons exposez dans une Persecution. Notre Foi est donc sujette à de grands ébranlemens, quand elle n'est pas une suite d'un examen sérieux des preuves de la vérité de l'Evangile. Pour résister à la tentation, il faut auparavant s'être si bien convaincu de la réalité des Biens à venir, que nos passions ne puissent plus répandre de nuages sur ces grands Objets. S'il y a donc des personnes qui ne croient que pour un tems, c'est faute d'avoir examiné la Religion par ses véritables fondemens.

Mais disons aussi qu'ils abandonnent l'Evangile, parce qu'ils ne s'étoient pas bien examiné eux-mêmes, lors qu'ils l'ont embrassé. Il est aisé de voir, que ceux que le Sauveur décrit ici, sont des gens d'un tempé-

péramment vif & prompt, qui les porte à prendre bien-tôt leur parti, fans beaucoup de délibération. Mais cette promptitude est ordinairement accompagnée d'inconstance, parce que l'on n'a pas prévu les difficultés que l'on trouve dans la fuite.

Qu'on l'examine bien, & l'on trouvera que la source la plus ordinaire des fautes que l'on comet, & des malheurs que l'on s'atire, c'est que nous ne nous sommes pas assez tâté nous mêmes, pour voir si nous sommes propres à un certain genre de vie, si nous aurons les qualités nécessaires pour y réussir. Rien de plus ordinaire dans le cours ordinaire du Monde, que de voir des imprudens & des téméraires, qui se sont rendus malheureux pour ne s'être pas bien examiné eux-mêmes. C'est ce qui arrive aussi en matière de Religion. On peut ne se pas connoître assez soi-même, quand on l'embrasse. Bien des gens s'engagent sans avoir pris des mesures justes, pour en remplir les obligations.

C'est ce qui étoit arrivé à ceux que décrit nôtre Parole. Il y a aparence qu'ils n'avoient pas bien pesé les difficultés qui accompagnent la profession de l'Evangile. Ils regardoient la Religion Chrétienne par les côtez les plus propres à les flater, j'entens ses Promesses:

messes. Mais ils ne pensoient guère aux Persecutions qu'elle pouvoit leur attirer. Il est vrai que J. C. y préparoit continuellement ses Disciples, mais ces gens-ci pouvoient se flater d'être épargnés. Ils pouvoient aussi se croire en état de supporter la Persecution, s'ils y étoient apellés. Quand on ne voit le danger que de loin, on s'imagine qu'on pourra l'affronter courageusement. On dit avec St. Pierre, *Seigneur, je te servirai par tout, dùt-il m'en coûter la vie.* Voilà la disposition de ceux que J. C. nous décrit; voilà leurs sentimens, quand ils ne sont pas encore dans l'occasion. Mais se voient-ils dans le péril, ils sont saisis de crainte, ils reculent, ils succombent come cet Aï ôtre. D'où vient que ce lâche Soldat tourne le dos dans le Combat? C'est, ou qu'il s'est enrôlé légèrement, ou qu'il s'est crû plus de courage qu'il n'en a effectivement.

Aussi le Sauveur nous donne ce sage conseil, c'est qu'avant que de faire profession de l'Évangile, il faut s'asseoir & calculer soigneusement; il veut que l'on examine meurement la nature de cet engagement, que l'on se consulte bien pour voir si l'on est à l'épreuve de tout. C'est là la première & la principale Règle de la Prudence. On ne doit rien entreprendre qui soit au dessus de ses for-

forces, examiner de quelle nature est ce que l'on entreprend, quelles sont les difficultés qui peuvent s'y opposer, les contretems qui peuvent survenir, & si l'on a des forces suffisantes pour vaincre ces difficultés. C'est-ce que J. C. rend sensible par deux Comparaisons. L'une prise de la Guerre: *Avant que de s'exposer à un Combat, il faut, dit-il, bien connoître ses forces.* L'autre prise de l'Architecture. *Un Homme qui veut bâtir, doit faire un calcul exact, pour voir s'il en pourra soutenir la dépense. Autrement, ou il faut abandonner l'Ouvrage, ou faire un Edifice qui n'aura aucune solidité*.* C'est là le cas de ces personnes que nous décrivons, ou plutôt, come dit J. C. dans un autre endroit, *c'est une Maison qui manque par les fondemens. Elle a été bâtie sur le sable, & dès que les Vents soufflent, ou qu'il survient une inondation, elle est renversée**.* C'est moins encore; ce n'est qu'une foible Plante sans racine, que la moindre chaleur dessèche & fait périr.

J. C. nous décrit en suite une autre sorte de personnes, mais qui a aussi du rapport avec le caractère précédent, & que l'on peut joindre à cause de la ressemblance. *Une autre partie du Grain que l'on semoit tomba parmi les Epines, dit-il, & les Epines crurent & l'étou-*

* Luc XIV. 28.

** Matth. VII. 26.

Pétoufèrent. Il ajoute ensuite l'explication ; *Celui qui reçoit la Semence parmi les Epines, c'est un Homme qui entend la Parole, mais en qui les sollicitudes du Siecle, & l'illusion des Richesses l'étouffent, & la rendent infructueuse.* Il y faut encore joindre *les Voluptés de la Vie, & en général les autres Passions, come nous l'apprennent St. Luc & St. Marc **.

Nous pouvons d'abord remarquer la justesse de l'image que nous présente ici le Sauveur. Rien n'est plus comun dans le Labourage, que de voir dans le bord d'un Champ où la Charrue n'a pû parvenir, qu'il y reste des Epines, ou au moins des rejettons d'e Ronces, qui ne sont pas tout à fait arrachés. C'est sur ce fait, qui doit être connu de tout le monde, que porte la comparaison de J. C. Personne n'ignore que la Semence qui tombe dans cet endroit d'un Champ, n'y sauroit réussir.

Ces Epines nous marquent donc les diverses Passions, qui peuvent être dans le Cœur de l'Homme. Elles ont diférens degrés de force. Elles parlent quelquefois si haut qu'elles nous empêchent d'écouter l'Évangile, & elles nous le font absolument rejeter. C'est ce que nous avons développé en expliquant *la Semence jetée sur un grand*
Che

* Marc IV. 18. Luc VIII. 14.

Chemin. Ici le cas est différent. J. C. nous décrit présentement des Passions beaucoup plus modérées & qui peuvent subsister avec la qualité d'honête Home, ou plutôt il s'agit ici de ces Passions, qui sont cachées dans le Cœur, mais qui font tous les jours des progrès, & qui se manifestent dans la suite. La comparaison employée dans la Parabole nous donne cette idée. Un Laboureur ne sème pas son Blé parmi des Epines déclarées & apparentes. Ce n'est que lors qu'elles sont encore cachées en terre, qu'il hazarde du grain dans ces endroits-là, & si elles gatent sa Récolte, c'est proprement par les progrès qu'elles font dans la suite.

Ceux dont il s'agit ici, sont des personnes qui, à en juger superficiellement, paroissent d'abord une bone terre. L'Évangile nous dit qu'ils écoutent, la Parole de Dieu; c'est à dire qu'ils la goutent, qu'ils l'aiment jusqu'à un certain point. C'est une Terre qui semble avoir un peu plus de profondeur & dans qui la Parole de Dieu a jetté plus de racines, que dans le Terroir pierreux. On nous dépeint par là des gens qui ont un peu mieux étudié la Religion que les précédens, qui en ont un peu plus examiné les preuves, & sur qui les saintes Maximes de la Morale de J. C. ont fait une impression plus forte.

Que

Que leur manque-t-il donc ? *St. Luc* nous l'apprendra. Ils ne *raportent point de fruit qui vienne à maturité*, dit-il. Et qu'est-ce qui les en empêche ? C'est qu'ils ont dans le Cœur des Passions cachées, qui se manifestent avec le tems. Il y a dans cette Terre des racines d'Epines & de Ronces, qui croissant avec le Blé, ne peuvent pas manquer de l'étoufer. Un prudent Laboureur, qui veut ensemen-
 cer un Champ où il croit des Ronces, des Chardons, de mauvaises Plantes, ne se contente pas, pour les arracher, de labourer plusieurs fois. Il y a des endroits où il croit devoir employer le Hoiau, à l'aide duquel il vient à bout d'extirper jusqu'aux moindres racines. C'est là le modèle que devrait suivre celui qui écoute la Parole de Dieu, & qui la reçoit dans son Cœur. Ce n'est pas assez que le fond soit bon. Les meilleures Terres ont besoin non seulement d'être cultivées, mais même défrichées dans de certains endroits. Sans cette précaution la plus excellente terre ne laissera pas de produire des Epines. Un Esprit vif & appliqué, un excellent Naturel ne suffit pas pour faire fructifier la Parole de vie. Il faut encore être en garde contre les Passions naissantes & les déraciner, sans quoi elles auront bientôt étouffé tous les bons sentimens qu'avoit inspiré la Parole de Dieu.

Supposons un jeune Home d'un bon naturel, qui entend prêcher les sublimes Vérités de la Religion Chrétienne. Il est frappé de leur grandeur. La beauté des Préceptes de l'Evangile lui gagne le Cœur ; les Promesses qu'il nous fait enflament ses désirs. C'est une semence qui germe d'abord, qui prend facilement racine & qui fait des progrès. Mais si ce jeune Home n'est pas attentif sur lui-même, les Passions cachées dans le Cœur se développeront dans la suite & ne manqueront pas d'étouffer ces bons sentimens.

La première Passion qui se manifeste, & que St. Luc nous a indiquée, c'est l'amour du Plaisir. La Volupté a des attraits puissans, surtout pour la Jeunesse. Et des que l'on s'y livre, dès que le Cœur s'est tourné de ce côté là, le goût que l'on avoit pour les Vérités Célestes s'affoiblit tous les jours. Il ne faut pas s'imaginer que ce soit seulement les plaisirs tout à fait criminels, les excès de la débauche, qui étouffent dans notre Cœur ces sentimens de Religion. Les divertissemens des Gens du Monde, même de ceux qu'on appelle honêtes Gens, produisent aussi peu à peu et effet. On pourroit en apporter pour exemple la passion du Jeu, si comune aujourd'hui, & dont plusieurs personnes fort réglées d'ailleurs semblent avoir pris à tâche de faire

l'a-

l'apologie. On a beau vouloir le regarder come un Amusement innocent, il ne seroit pas difficile de faire voir que ce sont des Epines qui étouffent la bone semence. L'expérience ne prouve que trop qu'une passion aussi vive que celle là nous ôte peu à peu le goût des bones choses, qu'elle nous rend insensibles à tout ce qui regarde la Religion. Dès que l'on s'est laissé posséder à la fureur du Jeu, on ne trouve plus le tems de s'aquiter de ses devoirs les plus indispensables, soit envers Dieu, soit envers le Prochain. J'ai parlé précédemment de la dissipation où nous jettent de fréquentes parties de Jeu, voici un autre endroit par où elles empêchent la Parole de Dieu de fructifier. Les principaux fruits que cette semence doit produire, ce sont des fruits de bénéfice. Mais le Jeu consume fort souvent la matière de nos Aumônes. On ne sauroit fournir à tout à cet égard. Voilà donc encore des Epines, qui font un fâcheux partage du suc de la Terre, & qui l'absorbent même entièrement, lors qu'elles ont pris le dessus.

Quand un jeune Homme, au lieu de se jeter dans cette Vie dissipée, pense à s'élever dans le Monde, quand il pense à parvenir aux Emplois, on est fort content de lui: Ce sont là de nobles Inclinations, qui lui font

beaucoup d'honneur. Cependant de semblables sentimens peuvent encore afoiblir ceux de la Religion. Une ambition trop forte ne laisse aucune liberté à nôtre Esprit. Elle ne s'occupe que des moyens de se satisfaire. Quand on roule sans cesse dans sa tête des projets d'élevation, il ne faut plus compter que la Religion puisse être écoutée.

À mesure que l'on avance en âge, d'autres Passions se réveillent, qui ne contribuent pas moins à étouffer la bonne Semence dans nos Cœurs. *St. Matthieu* nous en indique deux qui méritent nôtre attention, *les inquiétudes pour les choses de ce Monde, & la passion des Richesses*. L'obstacle le plus général qui empêche que la Parole de Dieu ne produise son effet, c'est assurément l'Amour des Richesses. Dès que nous nous laissons posséder à cette passion immodérée d'amasser du bien, nous ne nous occupons plus d'autre chose. Nous y donnons tout nôtre tems, toute nôtre application. Pour s'enrichir il faut être attentif à toutes les occasions favorables; Il faut quelque fois avoir l'art de les faire naître. Cela demande une grande Vigilance, & l'on ne peut pas penser à tant de choses à la fois. *Nul ne peut servir deux Maîtres*, dit J. C. *On ne peut pas servir Dieu & les Richesses* *. Nous avons fait voir

* *Matt. VI. 24.*

voir précédemment qu'une passion invétérée pour l'Argent est capable de faire rejeter l'Evangile. Ici nous voulons bien supposer cette passion dans un Homme imbu des principes du Christianisme. Nous voulons bien supposer qu'il n'emploie, ni l'injustice, ni la fraude pour s'enrichir, cependant les mêmes raisons qui indisposent un Avaro contre l'Evangile l'empêcheront d'en suivre les Maximes. L'impression que les Vérités salutaires avoient faites sur son Esprit & sur son Cœur s'affoiblira tous les jours. En un mot la passion pour l'Argent énervera, ou anéantira tout à fait les devoirs les plus importans de la Religion.

Enfin viennent *les soucis de la vie, les inquiétudes du siècle.* Le Sauveur entend par là ces Occupations diverses à quoi les Hommes sont obligez, non seulement pour se conserver la vie, mais encore pour se procurer les principales comodités qui la rendent douce & agréable, les soins que demandent l'entretien d'une Famille, & sur tout son établissement. Quand on prend trop à cœur ces sortes de choses, toutes innocentes qu'elles sont en elle mêmes, la Religion ne peut qu'en souffrir.

„ Mais il faut vivre, dit-on. Nous avons
 „ des Enfans; il faut penser à les faire subsis-

ter & à les pourvoir. Cela ne se fait pas sans beaucoup de soins & d'inquiétudes. Nous répondons, que ces soins sont légitimes jusqu'à un certain degré, mais qu'il n'est pas permis à un Chrétien de s'y livrer entièrement. Quoi que suffisamment pourvus du nécessaire, il y a des gens qui sont toujours en alarme pour l'avenir. Ces soins grossiers attirent toutes les pensées de l'Esprit, tous les mouvemens du Cœur. Ils ne laissent presque aucun loisir pour s'occuper de la Religion.

Qu'un Homme qui prend trop à cœur les affaires de la vie se trouve le Dimanche dans un Temple où l'on prêche la Parole de Dieu, il n'y apportera guère que son Corps. L'agitation que lui donnent les affaires temporelles fera que vous le verrez bientôt s'abandonner au sommeil, dans le tems qu'on lui prêche les Vérités les plus intéressantes; ou s'il est réveillé, son Esprit s'égarera après les mêmes objets qui l'ont agité toute la semaine. Il s'entretiendra en lui même de ses affaires domestiques. Tantôt il pensera aux moyens d'améliorer ses Fonds, tantôt à quelque expédient pour vendre avantageusement ses Denrées. Si par intervalle il écoute quelques Morceaux détachés d'un Sermon, il n'y prend pas assés d'intérêt, il n'en est point touché. Les Vérités

rités salutaires ne sont plus pour lui que de
simples idées, des pensées de Prédicateur.

N'outrons rien ; Les personnes de ce caractè-
re semblent quelque fois prendre un peu
plus d'intérêt à ce qu'on leur preche, que
nous ne le supposons-ici ; mais le mal est qu'ils
n'y prennent qu'un intérêt éloigné. Voici
donc ce qui arrive. On écoute les bones cho-
ses qu'on nous preche, mais on se dit à soi-
même, que l'on est encore trop engagé dans
les affaires du Siecle, pour pouvoir en faire
usage. Cependant on recueille les sages Re-
gles de conduite que le Prédicateur nous do-
ne. On place dans quelque coin de sa mé-
moire cet Amas de Vérités & de Préceptes
pour les mettre un jour à profit. C'est tous
jours du Blé que l'on amasse, non pas come
une semence qui doit donner du fruit dans
peu de tems, mais come des provisions que
l'on met en réserve. C'est un Blé placé dans
le Grenier, qui pourra servir dans les mauvais
tems, c'est à dire qu'on rapellera ces pensées
chrétiennes dans une Maladie, dans des
tems d'afflictions. C'est la une illusion
groslière. La Parole de Dieu est une
Manne, dont il faut faire un usage jour-
nalier, autrement elle se corrompt, elle se
gâte. Ce Froment précieux, qui devoit servir
actuellement à votre nourriture, vous de-
viendra inutile, parce que vous prétendez le

garder pour des tems trop éloignés. Voila les Passions qui se succedent les unes aux autres, & qui dans les diférens âges de la Vie, arrêtent les progrès de l'Evangile. Le jeune Homme, que nous avons d'abord dépeint avec des principes de Religion, a trop pris de goût, dans la suite, pour les affaires du siècle. Il a laissé croître & fortifier dans son Cœur des Epines, qui étouffent ces semences de Christianisme. Ce ne sont plus que de foibles Plantes qui rampent & s'avortent, après avoir promis quelque chose. Les Ronces ont gagné de tous côtez. Elles environent cette herbe naissante, elles l'ofusquent, elles lui dérobent toute sa nourriture. Elle va donc bientôt être étouffée, & c'est inutilement qu'on en atendroit du fruit.

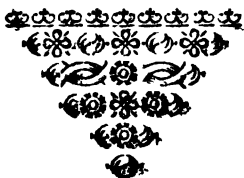
J'ai déjà fait sentir dans plus d'une occasion, la justesse des images que J. C. emploie dans cette Parabole. Il seroit aisé d'appliquer cette même Remarque à la Comparaison qu'il fait des soucis de la Vie, & de l'amour des Richesses, avec les *Epines*. J'y pourrois trouver bien des rapports. St. Jérôme m'en fournit plusieurs. Les Epines, dit-il, piquent, déchirent, arrêtent. Voila les maux que produisent la séduction des Richesses, & les inquiétudes du Siècle. Elles piquent, elles déchirent l'Esprit des Avars. Elles font sentir leurs

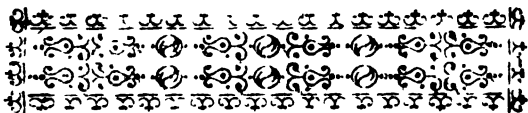
leurs pointes, & des pointes douloureuses. Ce sont aussi des Broussailles qui arrêtent, qui embarrassent, & qui empêchent d'avancer dans le Chemin du Ciel. Une imagination un peu féconde pourroit pousser tous ces rapports, dans la Chaire, d'une manière fort éloquente : Mais ce n'est point ici le lieu de s'y étendre. Ce qui m'arrête sur tout, c'est la Règle que j'ai déjà indiquée, que dans une Parabole il ne faut pas insister sur tous les rapports, ni faire valoir toutes les circonstances, mais seulement celles qui sont au but. Un judicieux Critique m'avertit ici que la comparaison des *Épines*, ne consiste pas dans ce qu'elles piquent, qu'elles blessent ceux qui les manient, mais dans ce que par leur épaisseur elles couvrent, elles environent ce Blé naissant, en sorte que le Soleil, la Pluie & l'Air n'y pénètrent que difficilement. C'est l'effet que produisent sur notre Cœur la passion des Richesses & les soins inquiets pour cette Vie. La semence de l'Évangile en est étouffée. Les principes de Religion, dont nous avons été imbus, sont de foibles plantes, qui ne peuvent plus monter; elles ne font que ramper, & sont enfin entièrement étouffées.

Au reste, pour étouffer cette divine Semence, il n'est pas nécessaire que les Passions
que

que nous avons décrites se rencontrent toutes à la fois dans notre Cœur. Une seule suffit pour produire ce mauvais éfet. Ce qui fait le Mal dans un Champ, ce n'est pas la variété des Epines, une seule espèce suffit pour tout gâter. Qu'un Home n'ait que la seule Passion du gain, elle peut autant nuire à son salut, que plusieurs passions compliquées. Pourquoi? C'est que lors que cette inclination est seule, elle en d'autant plus vive. Alors elle remplit le Cœur tout entier.

J. C. finit La Parabole par un objet plus satisfaisant. Il nous dépeint le Caractère de ceux en qui cette semence fructifie, & donne d'heureuses productions. C'est ce que nous réservons pour le Mois prochain.





LETTRE

*A Mr. D. G. en lui envoiant les Reflexions
suivantes.*

J'Adresse mes Réflexions sur l'Amitié à l'Ami
le plus éclairé, & dont l'estime me fait le
plus de plaisir.

*La plus vive Amitié pour toi se fait entendre
Tu ne peux, Cher Damon, en concevoir
lardeur ;*

*Non, jamais d'une voix plus tendre,
Elle ne parla dans mon Cœur.*

Il est bien juste de vous adresser ce qui est
en quelque sorte votre Ouvrage. Vous
avez voulu que je travaillasse sur les différens
Sujets que plusieurs Académies ont proposé
cette Année, & celui-ci s'est présenté à son
tour. Votre Amitié vous donne droit sur mon
loisir, & la mienne ne peut rien vous refu-
ser. Il n'y a qu'une seule chose à laquelle je
ne puis consentir ; c'est à entrer en lice pour
le prix : Je n'ai pas la vanité de le disputer ;
& il faut trop de formalités pour l'obtenir.

On

On paie presque toujours trop cher ce qui coûte trop de peine. Je vous avouerai, en confidence, qu'après avoir lu plusieurs Discours qui ont remporté le prix de Poésie & d'Eloquence, je n'ai pas crû qu'il me fut impossible de les égaler. Je n'aurois pas l'audace de lutter contre les *Tourelle*, les *Mongin*, les *La Motte*, les *Fontenelle*, que l'Académie Française a couronné. Ces illustres Auteurs embellissent tout ce qu'ils touchent; ils n'examinent rien qu'ils ne l'éclaircissent. Ces Messieurs ont une supériorité de mérite à laquelle je ne saurois atteindre: Mais les Ecrivains qui sont entrés dans cette carrière n'y ont pas tous apporté, ni les mêmes lumières, ni le même esprit, ni les mêmes talens. Tous ceux qui ont eu le bonheur de remporter le prix ne sont pas des Concurrents bien redoutables, & l'on pourroit avec un Génie assez médiocre le leur disputer. Ce n'est donc point le sentiment de mon incapacité, ni le désespoir du succès qui m'a empêché de combattre contre des Rivaux qu'on peut espérer de vaincre, ou dont il n'y a point de honte d'être vaincu. Ce qui m'a arrêté, c'est un peu de paresse; il m'auroit fallu travailler d'avantage mes Essais, former un autre plan, pour tâcher d'entrer dans les vues de l'Académie, qui

auroit

auroit décidé du sort de la Pièce que j'aurois
 soumise à son jugement : Par exemple , dans
 l'examen de cette Question , *Les Sciences ont
 elles contribué à épurer les Mœurs ?* l'Acadé-
 mie de *Dijon* , qui l'a proposée avoit sans
 doute dessein de faire honneur aux Sciences ,
 & de faire voir l'influence quelles ont sur les
 Mœurs ; mais je respecte trop la Vérité pour la
 sacrifier à la petite ambition d'obtenir le prix :
 Quelque amour que j'aie pour les Arts & pour
 les Sciences , que'que estime qu'ils méritent ,
 je n'ai été que trop témoin de l'envie , de
 l'orgueil , des disputes aigres & obscures
 qu'ils excitent souvent. *Les plus grossières &
 puériles ravasseries* , dit Montagne , *se trou-
 vent plus en ceux qui traitent les choses plus
 hautes , s'abissant en leur curiosité & présomp-
 tion.* Il n'est que trop vrai qu'il n'y a point
 de Fables , qui n'ait été dite , ni point de
 Vérité qui n'ait été contestée. Il n'est encore
 que trop vrai , que ceux qui savent le plus ne
 sont pas toujours les plus sages , & n'ont pas
 une grande supériorité sur des Ignorans ver-
 tueux. *Nescire quadam magna pars sapientia
 est* , disoit un Ancien. Aussi les Apôtres opor-
 sent-ils la folie de la Doctrine Chrétienne à
 la prétendue Sagesse des Philosophes du Pa-
 ganisme.

Il ne me reste , *Monsieur* , qu'à vous prier
 de me pardonner un petit écart que vous trou-

verés à la fin de cet Essai ; le meilleur Ouvrage est selon moi celui qui interesse le plus. Quand le lieu ou l'on est n'offre plus rien d'utile ni d'agréable, il n'est pas défendu de cueuillir les fleurs qui se présentent aux environs.



REFLEXIONS

Sur cette Question, proposée par l'Académie de MONTAUBAN, pour le prix de cette Année.

Il y auroit plus d'Amitié parmi les Hommes, s'il y avoit plus de Vertu.

Il n'est point sans Vertu d'Amitié véritable ;
Et la seule Vertu peut rendre un Homme aimable.

L'Abbé de Villiers.

IL y a long-tems que l'on s'est plaint que les Vices des Hommes sont un obstacle à une union sincère & durable. Les devoirs de l'Amitié sont réciproques, & nous obligent à procurer à nos Amis tous les secours, toutes les comodités qui sont en nôtre pouvoir. Mais coment un Avare pourroit-il se résoudre à soulager la misere de son Ami, en lui comuniquant une partie de ces biens dont

dont il est idolatre. L'Amitié est bien fragile, lors quelle ne tient qu'à l'Intérêt. Comment un Ambitieux, qui n'a pour objet que la Grandeur & les Dignités, pourroit-il chérir une Personne qui lui feroit concurrence dans la route des Honeurs? Ne fera-t'il pas ses efforts pour l'écraser, s'il le trouve en son chemin? Parvenu à son but; ne croiroit-il pas se dégrader en s'abaissant jusqu'à un Ami qui n'a pas le bonheur de se trouver à la meme élévation. Les Grands ordinairement n'ont point d'Amis; ils n'ont que des Courtisans, de lâches Flâteurs, qui n'ont pas le courage de leur dire la Vérité, & de les corriger modestement de leurs défauts.

Ce fond d'amour propre qui se trouve chés tous les Homes, si souvent ataqué, mais toujours invincible, est ordinairement le tombeau de l'Amitié véritable. C'est l'écueil où el'e le brise le plus souvent. On regarde ses défauts come des taches qu'on ne veut pas laisser apercevoir & qu'on voudroit pouvoir se cacher à soi-même. Nous en avertir, c'est en quelque sorte, nous reprocher nos imperfections. On redoute des yeux si clairvoians, & il est presque impossible d'aimer ceux que l'on craint. Cependant, plus nos imperfections augmentent, & plus l'estime diminue: Et le moyen d'aimer ceux
que

que l'on n'estime point. Si nous ne connoissons pas nos défauts; & si nous ne voulons pas qu'on nous les montre, pourrons nous les corriger, & aquerir les Vertus oposées? *Montagne* l'a dit avant moi; *Qui ne conoit ses défauts ne se joucie de les amander, & qui sanctifie ses Vices, cherche à les fortifier.* Un Voluptueux, qui n'aime dans ses Amis que leur goût pour la Volupté, qui n'est lié avec eux que par les nœuds qu'elle forme, brise aisément ses liens, dès quelle cesse de les fermer, & que d'autres penchans succèdent à celui-ci: Un comerce, qui n'est fondé que sur les Plaisirs, est aussi leger & aussi peu durable qu'eux. Les Passions des Voluptueux, semblables aux flots de la Mer, se succèdent avec une extrême rapidité.

*Cent fois en nous plongeant dans l'onde
Notre Oeil l'a vû franchir ses bords;
Et soudain, par d'autres efforts,
Rentrer dans la Grotte profonde
Qui sembloit l'atirer par de secrets ressorts.
Ces flots sont la fidèle image
De l'inconstance de leur Cœur;
Ainsi que l'onde il est volage;
Et chez eux la plus vive ardeur,
Se dissipe come un Nuage
Qui n'a qu'une fausse couleur.*

Ainsi

Ainsi la conformité de goût & d'inclination ne fauroit rendre l'Amitié ferme & durable, si elle n'a pas la Vertu pour base. Ce n'est plus alors qu'une liaison criminelle & passagère. Mais pour faire durer l'Amitié, pour la rendre plus agréable, plus douce, plus intéressante, cherchons moins dans nos Amis, leurs Vices que leurs Vertus: apuions sur celles-ci, & glissons légèrement sur les autres. Ne nous flâtons pas de trouver sur la Terre une perfection entière: Nos Amis sont des Hommes, & non des Anges.

Si les défauts de nos Amis les empêchent d'avoir pour nous une affection constante & sincère, nos propres imperfections ne sont pas moins un obstacle à la tendresse que nous devrions avoir pour eux. Comme nous nous aimons beaucoup, nous exigeons aussi beaucoup; nôtre Orgueil se fait centre de tout, & demande un attachement sans réserve. Les plus grands hommages nous paroissent encore au dessous de nôtre mérite. Nous nous croions dignes d'être l'objet de tous les soins & de tous les vœux. Les partage-t-on avec d'autres, nous nous imaginons que nos Amis n'ont pas assez de discernement pour connoître nos bones qualités, ou assez d'équité pour leur rendre justice. Nous voudrions qu'ils ne fussent occupés,

Y

qu'à

qu'à encenser notre Orgueil. N'entrent-ils pas aveuglément dans tous nos desfeins, & dans toutes nos vûes; nous les regardons come des Gens prévenus pour leurs propres idées; opiniatres ou peu éclairés. S'ils veulent nous ramener, lors que nous nous égarons dans des projets chimériques ou dangereux; nous croions qu'ils nous reprochent de manquer de justesse d'esprit, ou de droiture de Cœur; peu s'en faut, que nous ne considerions les efforts qu'ils font pour nous redresser, come un piège qu'ils nous tendent, pour faire échouer nos projets & notre fortune.

Ainsi nous trouvons dans notre propre Cœur les plus grands Obstacles à l'Amitié. Les modèles qu'elle nous offre sont en très petit nombre. A peine l'Antiquité nous en fournit-t-elle deux ou trois exemples. *Thesée & Pyrihoïs, Oreste & Pilade*; Voilà ceux que l'Histoire nous présente, encore nous laisse-t-elle quelque incertitude à ce sujet.

Et ne soions pas surpris de la rareté de ces Exemples; outre les raisons que nous venons d'alléguer, & qui diminuent nécessairement l'Amitié; elle ne sauroit subsister qu'entre des Persones qui s'estiment assés pour s'aimer. Mais qu'il est difficile de se voir souvent, de n'avoir rien de caché l'un

pour

pour l'autre, sans découvrir ses foiblesses, sans lever le voile sur ses défauts, enfin, sans se démasquer : Alors, l'estime diminue, & par conséquent l'Amitié. Si l'on se voit moins souvent, l'absence ou l'éloignement relâche des liens qui ne nous attachent qu'autant que le Commerce, & des offices mutuels en ferment les nœuds. L'Amitié tendre & compatissante n'est point orgueilleuse; elle ne distingue point les conditions; elle ne considère que le mérite; elle rapproche ainsi ce que sépare la Naissance, & rétablit parmi les Homes une sorte d'égalité. L'Amitié a des devoirs à remplir; mais comment s'en acquiter, si nous ne sommes pas à portée de les conoitre, ou assez courageux pour les pratiquer. La Calomnie peut noircir les intentions les plus innocentes de nôtre Ami, ses actions les moins criminelles. Qui lui imposera silence, qui dissipera les soupçons qu'elle a fait naitre, ou les nuages qu'élève l'Envie, si nôtre Ami nous abandonne, ou qu'il soit hors d'état de faire entendre sa voix, & de prendre nôtre défense? Qui nous consolera dans nos douleurs & dans nôtre affliction; qui nous inspirera la fermeté, nécessaire pour supporter des revers affreux ou imprévus, si le Cœur de nôtre Ami nous est fermé dans nos disgrâces, si insensible à nos

gémiffemens & à nos larmes, il nous refuse fon fecours ?

Mais doit-on toujours l'acorder ? N'y a-t'il jamais de motifs affés forts pour retenir la main que l'Amitié voudroit tendre à nôtre Ami ? Tant que des devoirs plus importants ne s'opofent pas à fes vœux, elle doit se déclarer hautement en fa faveur ; nôtre Cœur doit voler pour le foulager ; mais s'il formoit des Complots contre fon Souverain, ou fa Patrie ! S'il manquoit à ce qu'il doit à Dieu ou à la Vertu, il ne nous relte qu'à le plaindre, mais il nous est défendu de nous jeter dans l'Abime qu'il s'est ouvert.

Un fils est plus cher à fon Père qu'un Ami ne l'est à fon Ami, cependant *Brutus* immola fon Fils à fa Patrie ; un autre Romain plongea la poignard dans le fein de fon Fils qui étoit entré dans la Conjuratïon de *Catilina*. Dieu a des droits fouverains fur nous, nôtre Patrie en a auffi que nous ne faurions violer fans injustice. Come l'Amitié n'est fondée que fur la Vertu, y doner atteinte, c'est l'ébranler & la détruire. Si nôtre Ami est coupable, pleurons fur la Victime que la Justice va immoler, mais il ne nous est pas permis de mettre obstacle au Sacrifice.

*Laiſſons Coriolan, vengeant ſeul ſon injure,
Rebelle à ſa Patrie autant qu'à la Nature,*

*Armer contre l'Etat un bras séditieux ;
Que de ces noirs Complots l'Auteur audacieux,
Ne cherche en ses Amis ni soins, ni complaisance
Et n'espère pas même y trouver le silence.*

L'ABE' DE VILLIERS.

Je plains le vertueux & infortuné de Thou, mais je le blâme d'avoir gardé un secret qui le rendit criminel. On ne doit pas se taire quand le devoir nous ordonne de parler : La voix de la Patrie doit imposer silence à celle de l'Amitié.

Come nous ne devons pas rompre avec nos Amis par caprice ou par légèreté, nous ne devons pas aussi les soutenir dans leurs fautes ou dans leurs crimes par ostentation ou par aveuglement : Redressons les, lors qu'ils s'égarerent, mais ne nous perdons pas avec eux, s'ils veulent obstinément se jeter dans le précipice.

Ainsi un Ami fidèle & éclairé nous soutient quand nous sommes sur le point de tomber ; il nous relève de nos chutes, lors qu'il lui est permis de le faire, & qu'il en a la force ; il étend en quelque sorte notre prospérité, par la satisfaction qu'elle lui procure, & diminue le poids de nos disgraces en les partageant avec nous.

Le Trépas ne termine pas les devoirs de

l'Amitié; elle se perpétue au de là même du tombeau. Nôtre Ami vit encore dans nôtre Cœur, lors que la Mort l'a enlevé de dessus la Terre: Nous nous plaifons à rapeller ses Talens & ses Vertus. Nous voudrions en rendre le souvenir plus durable que ses Infcriptions que la Flatterie a gravé sur le Marbre ou sur l'Airain. Nous voudrions rendre nos pleurs & nos regrets aussi célèbres que la Mémoire de notre Ami *. *Roques*, *De Crouzas*, Noms chers à mon Cœur, que n'ai-je affés de lumières & de talens pour immortalifer & mon estime pour vous, & ma tendre reconoiffance! Ceci me rapelle des Vers qu'un jeune Home, qui a beaucoup d'esprit, fit pour exprimer sa douleur, sur la mort d'un de ses Amis.

J'ai perdu l'Ami le plus tendre;
Le Mortel le plus vertueux;
Mais n'en murmurons point; la Terre devoit
rendre
Le Don qu'elle a reçu des Cieux.

La Prudence doit acompagner l'Amitié. Indiscret on dit ce qu'on doit taire. Peu judicieux, on rend de mauvais offices, en croiant servir.

Une

Voies l'Eloge de ces Messieurs, *Journal Helvétique* Mai 1748. & Avril 1750.

Une Amitié vertueuse est en même tems, l'un des plus forts, & l'un des plus doux liens de la Societé. Les Loix nous y attachent par la terreur des supplices ; l'Amitié nous lie aux autres Hommes par les charmes d'un commerce mutuel ; les unes nous empêchent de leur faire du mal, l'autre nous engage à leur faire du bien. Les Loix forcent, en quelque sorte nôtre volonté, & nous assujettissent à certaines obligations : L'Amitié nous laisse une pleine liberté, mais nous fait trouver de la satisfaction dans les services que nous rendons à nos Amis. C'est ainsi que l'Amitié nous fait concourir réciproquement au bonheur les uns des autres ; elle n'a pas besoin de l'Autorité pour se soutenir ; au milieu même des débris des Loix, elle prendroit leur place & maintiendrait l'ordre & la paix. Que l'Amitié soit bannie de dessus la Terre, chacun ne pensera qu'à soi & se fera centre de tout : Que la Maison de mon Voisin tombe, & qu'il soit écrasé sous sa chute, que m'importe, si la mienne subsiste, & que je me porte bien ! Ainsi chacun renfermé dans son intérêt particulier, n'en sortira que par la crainte des peines ; dès qu'elle viendra à cesser, l'union sera rompue parmi les Hommes, & la Societé sera ébranlée par ses fondemens. Plus l'Homme a de besoins, plus le se-

cours de l'Amitié lui devient nécessaire: Or l'Home est la foiblesse meme; dès qu'il manque d'apui, il chancelle, & son ignorance est égale à sa débilité: La Raison qui devoit le soutenir & le fortifier est souvent ofusquée par les Passions ou aveuglée par l'Erreur: L'Amitié supplée à ce qui manque à l'Home; il trouve dans un autre, lui-même des remèdes contre ses infirmités, un soulagement dans les disgraces, & des conseils qui l'empêchent de se jeter dans les pièges de l'erreur & des passions. L'Empereur AUGUSTE, après avoir fait de violentes invectives, en plein Sénat, contre sa Fille JULIE, s'en repentit & dit qu'il n'auroit pas fait une telle faute si *Mecenas* eut été encore envie, & qu'il l'eut consulté. Mais un Ami sage ne donne pas un Conseil come on prescrit une Loi. Il fait le rendre agréable, afin de le rendre plus salutaire. L'Amitié fondée sur la Vertu est aussi durable & aussi immortelle qu'elle; elle défie les caprices de la Fortune, & l'inconstance du Temps; elle résiste aux revers & à la pauvreté; elle est sûre de trouver des ressources & un azile dans le Cœur d'un Ami tendre & genereux. Un ancien Ami ne laissa pour tout héritage à sa Fille que la compassion & les dons de son Ami; il ne fut point trompé dans

dans son espérance ; la main libérale de son Ami s'ouvrit avec abondance , il pourvût à tous les besoins de la jeune Fille , & quand elle fût en âge d'être mariée , il lui donna la même Dot qu'à sa propre Fille. On n'a qu'à lire les Lettres de *Pline le jeune* , pour y voir divers exemples de l'attention la plus tendre & la plus genereuse pour les Veuves & les Enfans de ses Amis. Je possède les seules vraies Richesses , disoit un *Scythe* , car j'ai deux Amis fidèles.

Mais pour qu'une telle Amitié puisse se soutenir, il faut quelle soit fondée, on ne fau- roit trop le répéter, sur l'estime & sur la Vertu. *Où sont donc mes Amis!* s'écrioit le barbare *Néron* , après s'être fait, par ses in- justices & ses cruautés, des Ennemis de tous ses Sujets. *Devis* , Tiran de *Syracuse* , demandoit avec instance à *Damon* & à *Pitias* d'entrer en tiers dans leur Amitié ; ils ne voulurent la lui promettre que sous condi- tion qu'il deviendroit vertueux.

L'Amitié s'exprime avec franchise & ne prend ombrage de rien, elle excuse ce qui n'est pas criminel & pardonne ce qu'elle ne peut excuser.

Il ne faut pas confondre la Vertu , qui est le fondement de l'Amitié, avec une humeur triste & austère. Ce seroit doner à l'Amitié le

ton

ton & les livrées de la Haine. Un Homme sombre & sévère empoisonne les douceurs de l'Amitié par l'amertume de ses avis & de ses censures; loin de nous gagner il nous aigrit, il perd le mérite de ses Conseils par la manière de les donner. L'Amitié, compagne de l'Innocence, est aussi gracieuse qu'elle.

*Apellerai-je Vertu,
Les noirs accès de tristesse,
D'un Loup garou revêtu
Des Habits de la sagesse?*

ROUSSEAU.

Un Esprit chagrin & mécontent nous rend la terreur de nos Amis & le fléau de la Société. Je veux bien qu'un Ami ne nous prodigue pas un encens dont la vapeur empoisonnée pourroit ternir nos Vertus & nous inspirer de l'orgueil; je veux bien qu'il ait le courage de nous avertir de nos défauts, & de nous corriger de nos fautes, mais je voudrois qu'il nous les fit apercevoir sans trop les sentir, & que sa tendresse pour nous les couvrit d'un voile aux yeux du Public. L'Amitié ne feroit pas mal d'emprunter quelque fois le flambeau, de l'Amour. Avant que de s'aimer il faut ouvrir mutuellement les yeux sur ses défauts, aussi bien que sur ses Vertus, afin de s'assu-

rer

rer si l'on est en éfet digne d'estime. Aime-t-on , il faut fermer les yeux sur les défauts de nôtre Ami, & ne les ouvrir que sur ses Vertus. En un mot , il faut avoir autant d'indulgence pour ses Amis, que s'ils avoient plusieurs défauts ; & les chéris autant que s'ils n'avoient que des Vertus.

Si l'Amitié consiste dans l'union des Cœurs, comment pourroit-elle subsister au milieu des tempêtes qu'excitent l'Envie & la Médifance! Ces Vices sont l'écueil & le tombeau de l'Amitié. Comment pourroit on aimer une Personne, dont la sombre jalousie tâche d'éclipser nos plus belles qualités, qui voit nôtre bonheur avec un œil malin, & qui voudroit élever l'édifice de sa prospérité sur les ruines de la nôtre? Comment pourroit-on aimer, estimer une Personne, qui, loin de nous défendre contre les ataqués de nos Ennemis, lui fournit des Armes, & aiguise les traits dont-ils nous percent? Un Médifant à le Cœur trop mauvais, pour pouvoir être jamais un bon Ami; il expose tous nos défauts en spectacle; il est le premier à rire du ridicule ou faux ou réel, que la malignité découvre, ou qu'elle nous prête: Il nous immole en quelque sorte le desir qu'il a de plaire, & de divertir ses Auditeurs. L'orgueilleux sert ses Amis par ostentation & se réserve pour les coups

coups de parade. L'Ami foible se borne a de petits soins, & manque dans l'essentiel.

La Nature forme les nœuds de l'Amitié, la Raison les fortifie, & la Religion les consacre & les sanctifie. JÉSUS-CHRIST, lui-même, le modèle de toutes les Vertus, aimoit & étoit aimé : Il a pleuré sur le tombeau de Lazare, & sa tendresse pour St. Jean étoit connue de tous ses Disciples.

On voit bien qu'il n'appartient pas a un instinct aveugle de former les nœuds de l'Amitié, ni d'en régler les droits & les devoirs. Je sai.

Qu'il est des nœuds secrets, qu'il est des sympathies

*Dont par de doux rapports les Âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre & se laissent piquer
Par ce je ne sai quoi, qu'on ne peut expliquer.*

CORNEILLE.

Mais l'Amitié est trop éclairée pour prendre pour guide un instinct qui nous entraîne sans nous apprendre où il nous mène. Il ne faut donc pas suivre trop légèrement un Guide si peu fidèle, mais aussi il ne faut pas trop résister au penchant qu'il nous inspire : C'est quelque fois la Nature qui nous parle par sa voix; il y auroit une sorte de férocité à refuser de
Pé-

l'écouter. Je fai que certain traits , une phifionomie heureufe , un charme fecret , ne font pas le vrai mérite , mais iis l'annoncent fouvent; pourquoi reculerions nous à l'afpect d'une Perfone qui nous plaît , avant même que de la conoitre , peut etre l'aimerons nous d'avantage après l'avoir connue : Peut être cet objet qui a déjà fait chez nous une impreflion agréable ne fera-til pas indigne de nôtre affection. Nôtre Cœur eft fait pour aimer & pour être aimé , c'eft lui acorder ce qu'il demande que de lui laiffer faifir un objet aimablẽ que nos yeux femblent chercher , & qui eft le but de nos defirs. La petite Hiftoire que je vais vous réciter fera une courte digreffion , mais elle fervira du moins à prouver que l'Instinct n'eft pas un Guide auffi peu sûr qu'on le publie , & qu'il eft fouvent d'intelligence avec la Nature , à laquelle il fert d'Interprète.

Dans un Voyage que faifoit une Dame de qualité , un jeune Garçon très bien fait fe présenta à elle de bone grace , & lui demanda l'Aumone; fon air & fa phifionomie la frapèrent; elle vit en lui des traits agréables , un port noble , quoique couvert de Haillons. Des nœuds invisibles s'atachèrent à lui , & l'intéreffèrent en fa faveur; elle lui demanda fon nom , fa naiffance , & fa demeure ,
mais

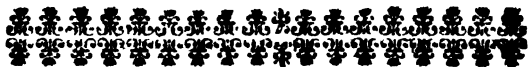
mais il ne conoiffoit point fes Parens, il n'avoit pour retraite que la Cabane d'un fimple Berger, qu'il nommoit fon Parain. Il n'étoit pas éloigné; elle l'envoia chercher, & fit monter, en l'atendant, le jeune Garçon dans fon Caroffe. Elle ne pouvoit fe laffer de le contempler; fes yeux étoient fixés fur lui & fe rempliffoient de larmes; il lui rapelloit le fouvenir d'un Fils, qui auroit, été du même age, & que d'avidés Héritiers lui avoient enlevé en Nourice; elle ne favoit ce qu'il étoit devenu; & elle fe flatoit déjà de le voir & de l'entendre. Le Berger qui devoit éclaircir les doutes, & qu'elle atendoit avec impatience arrive; elle le queftione; il paroît d'abord embaraffé & interdit, il chériffoit le jeune Garçon & il craingnoit de le perdre, en difant la vérité; mais le Menfonge & la diffimulation ne font pas ordinairement les Vices d'un Home champêtre. Il avoua donc qu'il avoit reçu l'Enfant des mains d'un Inconnu, qui, après lui avoir laiffé une petite Some pour en avoir foin, l'avoit abandoné, fans lui aprendre à qui il apartenoit. Après avoir confumé le peu d'argent qu'on lui avoit doné, les Maladies, & la Misère qui en font les fuites, l'avoit obligé à avoir recours à la charité des Paffans, ne fachant à qui s'adresser pour fubvenir aux befoins de fon Elève. La Dame qui fentit à ce difcours redou-

bler ses soupçons , lui demanda s'il ne lui étoit point resté quelques linges , ou quelques hardes qui eussent servi à l'Enfant. Le Paisan alla chercher ceux qu'il avoit chez lui ; la finesse de leur tissu & la délicatesse du travail montroient assés qu'ils avoient été destinés pour une Personne au dessus du commun ; mais ce qui ne laissoit aucun doute , c'est que la Dame aperçût les Armes qui étoient gravées , sur le Berceau dans lequel on avoit apporté l'Enfant. Elle reconut même les Langes dans lesquels on l'avoit envelopé. Mais sa tendresse pour ce jeune Garçon étoit la meilleure , de toutes ses preuves , & elle ne se laissoit point de lui en donner des témoignages ; il répondoit à ses embrassemens par ses larmes & par ses caresses. C'est presque le seul langage de l'Innocence ; mais qu'il est persuasif sur le Cœur d'une Mère qui voit à ses genoux un Fils qu'elle croit avoir perdu pour jamais ! A l'égard du jeune Garçon , il sembloit que la conoissance de ses Parens fit éclore à ses yeux un nouveau jour , & dévelopa des sentimens qui lui étoient inconnus , & qui faisoient sa félicité.

Ceci, *Monsieur* , me fait naitre une idée que je vais hasarder , toute singulière qu'elle soit , & qu'elle vous parroitra peut-être. J'ai été quelque fois surpris , que des Personnes riches

ches qui sont sans Enfans, ne se fissent pas un plaisir d'en adopter un ou deux, tirés d'une Famille nombreuse, qui est à charge à ses Parens: Elles les soulageroient d'un poids onéreux, & feroient le bonheur des Enfans, dont on auroit soin de cultiver l'Esprit & le Génie. En veillant à leur éducation, ces Persones s'assureroient de leur tendresse & de leur reconnoissance, qui seroient d'autant plus sincères que ces Enfans devroient tout à leur humanité & à leur bénéfice: En les sortant du sein de la Pauvreté, on tâcheroit d'en faire de bons Citoyens & de bons Chrétiens. La Société & l'Eglise en profiteroient également. Combien de Talens, & de Vertus que la Providence a répandus sur la Terre & qui n'attendent que pour paroître & se développer qu'une main bienfaisante qui les tire de l'obscurité!

GENÈVE.



E S S A I

S U R L E S S O N G E S .

*A Monsieur F. R**.*

Quæ in vita ufurpant Homines, cogitant, curant, vident, quæque agunt vigilantes, agitantque, ea cuique in fomno accidunt. CICER. *C'est-à-dire, Ce que les Homes pratiquent ordinairement, ce qui les exerce, & les agite durant la veille, se retrace pendant le fommeil.*

Vous êtes bien preffant, *Mon cher Ami*; parce que la Magie & l'Aftrologie Judiciaire ont fait le fujet de quelques uns de mes Effais, & que cette matière a un raport affés éloigné avec les Songes, vbus voulez abfolument que je vous dife, fi Pon doit les regarder come un fimple jeu de l'Imagination, ou s'ils font liés avec les Evénemens futurs, & s'ils les prédifent directement ou indirectement. Je pourrois vous renvoyer là deffus à Mr. *Forman* qui a traité, dit-on, ce fujet dans une Differtation philofophique, mais trop férieufe; *Cicéron* en parle

aussi par occasion dans son *Entretien sur la Divination*, & j'ai vû, étant encore Enfant, l'*Explication des Songes*; Livre qui ne laisse rien à desirer aux Femmes les plus crédules. Cependant tout cela ne vous contente pas, vous voulés m'entendre, & parce que vous savés que je vis dans une espèce de retraite, vous croiés me dérober a l'ennui de la solitude, en me fournissant une tâche, que je voudrois bien pouvoir remplir à vôtre gre, mais je n'ai jamais moins d'esprit que lors que je desire d'en avoir d'avantage. Peut-etre exciterai-je l'émulation de quelqu'un qui fera mieux que moi sur ce sujet. Je ne suis pas de ces Gens qui croient qu'on a tout dit quand ils ont parlé. J'entre à présent en matière.

Je n'ai pas dessein de parler des Prédications ou des Oracles, rendus par le moien des Songes, dans le tems du Paganisme; ce's étoient les Rêves excités dans le fameux Antre de *Trophonius*, où les Dormeurs croioient voir ou entendre l'Avenir, & où ils étoient préparés aux mystères, par une infinité de Cérémonies qui ne contribuoient pas peu à leur faire voir, ou entendre, ce qu'on vouloit leur représenter: D'ailleurs l'explication arbitraire que les Prêtres faisoient des Songes, les rendoit les Maitres du sens qu'ils vouloient leur attribuer. On étoit d'au-

tant plus docile sur cette explication, qu'il n'étoit pas possible de se rapeller distinctement toutes les images qu'on avoit vues, ni tous les sons qu'on avoit entendus, parce que l'Imagination & le Cerveau avoient été troublés par les supercheries & les prestiges des Pretres, sur tout par les parfums & les Jeûnes qu'ils ordonoient avant le Sommeil, & qui étoient principalement en usage dans le Temple célèbre d'*Amphiaraus*.

Je ne me propose de parler que des Songes ordinaires ou singuliers, qui n'ont aucune liaison avec la Religion, ainsi je ne dirai rien des Songes de *Joseph*, ni de ceux de *Nebucadnezar*, qui étoient visiblement l'ouvrage de Dieu, qui avoit jugé à propos de se servir de ce moyen, pour parvenir à son but, & sauver son Peuple.

Après avoir écarté ce qui n'entre pas dans mon Plan, on demande, les Songes sont-ils de pures Visions, n'annoncent ils rien, & comment sont ils occasionés.

Pour répondre précisément à cette Question, il est nécessaire de dire un mot de la manière dont nous apercevons les Objets, & de l'impression qu'ils font sur notre Ame. J'éviterai cependant ici ce qui est trop abstrait, & par conséquent peu intelligible : Ce qui exige trop d'attention, risque fort de

ne pas l'obtenir, & d'ailleurs le vaste & ténébreux Pais de la Métaphisique n'offre guères moins de chimères que les Songes. C'est dommage que les plus délicieux, semblables aux ombres, coulent & s'évanouissent come elles.

Les Organes des sens avertissent l'Ame de ce qui se passe soit au dehors, soit au dedans du Corps, & leur ébranlement plus ou moins fort, fait aussi sur elle une impression plus ou moins vive, & plus ou moins durable. Durant la veille, les Objets extérieurs font naître nos idées & excitent nos sensations; que ce soit par le moyen de l'Harmonie préétablie, de l'Influence physique, ou des Causes occasionnelles, l'effet subsiste, & cela nous suffit: Il n'est pas non plus nécessaire de rechercher ici où est le Siège de l'Ame; que ce soit dans la *Glande pinéale*, come le pensoit *Descartes*, ou dans le *Corps Calleux* come le croit Mr. de la *Peyronie*, n'importe; pourvû qu'on convienne que l'Ame a telles ou telles sensations, telles ou telles idées, quand les Organes des sens sont ébranlés d'une telle ou telle manière, nous avons tout ce que nous pouvons désirer: Laissons le reste dans l'incertitude & l'obscurité majestueuse où la Nature l'a plongé, & d'où la Providence ne veut peut-être pas

pas que nous le tirions. Nous ne pouvons raisonner que de ce que nous connoissons, & d'après l'expérience.

Elle nous apprend qu'outre les idées & les sensations occasionées par les Objets extérieurs, il y en a d'autres qui sont causées par le sang ou les Esprits Animaux qui circulent & serpentant durant le sommeil. Or ce sont, selon toutes les apparences, ces Esprits Animaux plus ou moins agités, qui sont l'instrument des Songes & des Visions; mais come ils sont aussi l'instrument des Passions, & qu'ils entretiennent dans le Corps le mouvement & la vie, il n'est pas surprenant qu'ils représentent, en quelque sorte, le bon ou le mauvais état de notre Corps & le genre & le caractère de nos Inclinations, & qu'ils nous retracent les Objets les plus propres à flâter nos Passions ou à les faire naître. Ainsi, un Malade n'a que des rêves tristes, & douloureux; un Amant passionné croit voir & embrasser sa Maitresse; un Avaro se représente des Montagnes d'or & d'argent & un Ambitieux saisit ces honneurs, ces titres, pompeux, & ces dignités, auxquels il aspire, & qui sont l'objet de ses desirs. Dans les Songes, on ne se déguise point, on se montre à découvert.

Le Masque tombe & l'Homme reste.

Ainsi l'Empire des Songes est en quelque sorte le règne de la Vérité & des Plaisirs ; chacun y trouve ceux qui sont de son goût, & qui sont proportionés à son âge & à son tempérament ; en sorte qu'un vil Esclave peut à son tour y régner en Monarque absolu, & s'ériger un Empire sur ces fantômes fugitifs, qui sont l'Ouvrage de son Imagination. Un Souverain, au contraire, en proie à la crainte & à la terreur, peut se voir dans les fers, & enchainé à son tour, par un Esclave qui gémit réellement sous le poids de sa domination. Si l'on demande à présent lequel est le plus heureux de l'Esclave ou du Souverain ; je répons que cela dépend de l'impression & de la durée de ces deux états, qui sont l'un & l'autre très souvent interrompus. Le règne de l'un est interrompu par la veille, celui de l'autre l'est par le Sommeil, comme des flots qui n'ont rien de fixe, & qui se poussent successivement.

Ce n'est pas que nos Songes ne puissent avoir quelque chose de suivi, parce que les traces que forment les Esprits animaux, se répondent quelquefois les unes aux autres. Interrogez celui qui rêve ainsi, il répondra conséquemment : De là vient, qu'en se réveillant, on se rapelle aisément ces sortes de Songes, & qu'on se ressouvient des Discours

cœurs qu'on y a faits ou entendus, & des Actions dont on a été ou l'Acteur, ou le Témoin. Il arrive même que l'impression que le Songe a fait ou sur la Mémoire ou sur l'Imagination a été si forte, qu'on doute, en quelque sorte, si le Reve; est un songe ou une réalité, mais ce qui le distingue de ce qui se passe dans la veille, c'est que l'impression en est ordinairement moins profonde & plus fugitive; ce qui fait que dans une même nuit, on peut avoir plusieurs Songes à la fois, parce que l'impression étant légère, on passe subitement d'une Image, à une autre Image, come un Peintre qui dans un Tableau, fait succéder rapidement une couleur à une autre. Ainsi l'Ame toujours active, ne cesse point d'ébranler les Organes auxquels elle est unie, & fabrique durant le Sommeil de nouveau Cieux & une nouvelle Terre.

Mais n'attendez aucun Songe dans une Yvresse profonde, où les Esprits Animaux étant dans un mouvement violent & tumultueux, ne forment qu'un Cahos où rien ne se place avec netteté; n'en attendez point non plus dans un état de foiblesse, & d'innation. Où il y a disette d'esprits Animaux, il ne sauroit y avoir abondance de Songes. Un Esprit acablé de misère, de Maladies, ou

qui succombe sous le poids des Années, n'est pas Songeur. Pour le devenir, il faut une certaine force de tempéramment, une certaine vigueur d'esprit, & si je l'ose dire, il faut avoir déjà fait provision d'idées & de sensations qui sortent, pour ainsi dire, de leur niche, se modifient en mille manières, & prennent toutes les figures & toutes les couleurs que le Sang & les Esprits Animaux veulent leur prêter. Un gros Vent frappe-t-il notre Oreille pendant le Sommeil, on s'imagine être emporté dans les Aïrs ou être englouti par les Ondes.

A t'on vû, durant la veille, un spectacle qui nous ait attaché, on croit contempler encore les Décorations, & entendre la voix des Acteurs; le son des Instrumens semble retentir encore à notre Oreille. L'imagination est un Echo qui répète les mêmes sons qu'on a ouïs; c'est un Peintre qui représente à nos yeux les mêmes objets & les mêmes images qui ont fixé notre attention. Le silence & le repos de la Nuit prêtent même aux objets agréables plus de grace & de beauté; les ténèbres sont come une ombre favorable, qui leur donne du lustre; nos idées sont quelquefois plus claires, & l'expression plus aisée, que durant la veille; mais il faut pour cela que l'Âme soit tranquille

quile, que le Corps soit déchargé de soins pénibles, & qu'un Sang pur & dégagé de vapeurs nuisibles, coule dans nos veines. Il semble alors que l'Esprit jouisse d'une plus grande liberté, & qu'étant moins distrait par les soins & les soucis de la vie, il secoue pour ainsi dire, le poids du Corps, rompe ses liens, & ait comerce come le dit *Platon*; avec les Dieux, ou avec les Intelligences invisibles qui veillent sur nous.

Cela autoriseroit ceux qui prétendent que les Songes sont une espèce de Prophétie & indiquent l'Avenir. En étet les Necromanciens s'endormoient auprès des Sépulcres afin d'avoir des Songes prophétiques, & c'étoit l'usage des Peuples de la Lybie. Si les Songes que rapporte *Cicéron* dans son Livre de la *Divination* étoient bien constatés, on ne sauroit douter qu'ils ne fussent de véritables Prédiction; Je n'en citerai que deux, qui m'ont paru mériter une attention particulière. *Caius Gracchus* dit à beaucoup de Persones, que dans le tems qu'il sollicitoit la Quelture, son Frère *Tiberius*, lui étant aparu en Songe, lui avoit dit: *Vous aurez beau faire, vous n'éviterez pas le même genre de mort que moi; Et vous serez assassiné par nos Concitoyens*: On fait que l'Evénement justifia cette prédiction. Voici l'autre Songe:

Deux

Deux *Arcadiens* qui voyageoient ensemble, étant venus à *Megare*, l'un alla loger à l'Hôtellerie, & l'autre chez un de ses Amis. Après le souper, lors que tout le monde étoit couché, il sembla à celui qui étoit logé chez son Ami, que celui qui étoit logé à l'Hôtellerie le prioit de le secourir, parce que son Hôte vouloit le tuer. Il se leva tout effrayé de son Songe, mais s'étant ensuite rassuré & endormi, l'autre lui apparut de nouveau, & lui dit que puis qu'il ne l'avoit pas secouru, du moins il ne laisât pas sa mort impunie, que l'Hôte après l'avoir tué avoit jetté son corps dans un Chariot, & l'avoit couvert de lumier, & qu'il ne manquât pas de se trouver le lendemain au matin à l'ouverture de la porte de la Ville avant que le Chariot fortit. Frapé de ce nouveau songe il se rend de bon matin à la porte de la Ville, voit le Chariot, demande à celui qui le menoit ce qu'il y avoit dedans. Le Charetier s'entant, on tire le Corps du Chariot, & l'Hôte est arrêté & puni.

Voilà qui est bien circonstancié, bien lié, & bien merveilleux. Cela ne ressemble point à ces erreurs ou à ces caprices d'une Imagination vagabonde, qui ne forment que des grotesques. Et que dirons-nous du Songe de *Pâris*, dont *Cornelle* fait une description si

tou-

touchante dans sa belle Tragédie de *Polieucte*?
Que dirons-nous de celui d'*Athalie*, dans
cette Tragédie de Racine, qu'on regarde co-
me le Chef d'oeuvre du Théâtre François?

*Ma Mère Jéſabel à mes yeux s'eſt montrée ;
Tremble, m'a t-elle dit, Fille digne de moi ;
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte auſſi ſur toi.
Je l'approche & ne voit qu'un horrible mélange
D'os & de chairs meurtris & traines dans la
ſange,
Que des Chiens dévorans ſe diſputoient entr'eux.*

On trouve dans l'*Atrée* de Mr. Crébillon la
Description d'un Songe afreux, qui jettâ
l'éfroi & l'épouvante dans l'Âme de ſon Frère
Thyeste; Voici ce Songe terrible.

*Les Songes de la Nuit
Ne ſe diſſipent point par le Jour qui les ſuit :
Malgré ma fermeté, d'infortunés préſages
Aſſervirent mon Âme à ces Vaines images ;
Cette Nuit même encor, j'ai ſenti dans mon Cœur
Tout ce que peut un ſonge inſpirer de terreur.
Près de ces noirs détoirs que la Rive infernale
Forme à replis divers dans cette Isle fatale,
J'ai crû long-tems errer parmi des cris afreux,
Que des Mêmes plaintifs pouſſoient juſques aux
Cieux.*

Parmi ces tristes voix , sur ce rivage sombre ,
 J'ai crû d'Érope en pleurs entendre gémir
 l'ombre.

O Ciel ! j'ai crû la voir s'avancer jusqu'à moi ,
 Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi :
 Quoi , tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste !
 Sur moi , m'a-t-elle dit , infortuné Thyeste.
 Le Spectre à la lueur d'un triste & noir Flambeau
 A ces Mots m'a trainé jusques sur son tombeau.
 J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée ,
 Le geste menaçant & la vue égarée ;
 Qui , sans être attendri par des cris douloureux
 Dans son sang innocent plongeait un Mal-
 heureux.

À mille affreux objets l'Ame entière livrée.
 Ma frayeur m'a jetté sans force aux pieds
 d'Atrée.

Le Cruel d'une main sembloit m'ouvrir le flanc
 Et de l'autre à longs traits m'abreuver de mon
 Sang.

Le Flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre
 Et le Songe a fini par un coup de Tonnerre.

Le Tonnerre qui interrompit ce Songe terrible étoit sans doute moins affreux que lui, J'ai dit que l'impression que font certains rêves sur l'Esprit , est si forte qu'on regarde come certaines les illusions que le Sommeil produit ; c'est ainsi qu'un
 Ho-

Home s'imaginoit aller toutes les Nuits au Sabat, à Cheval, sur le manche d'un Balai. On fut sur le point de le condamner a mort, come Sorcier, & il auroit en éfet été brulé, si *Gassendi*, qui heureusement étoit trop sensé pour croire aux folies de la Magie, n'eût justifié son innocence. Il le veilla lui même, tandis qu'il dormoit, après s'etre froté d'un certain beaume, qui selon lui, avoit le pouvoir de rendre son corps leger & invisi-ble. Il se mit sur un baton dans la posture d'un Home qui va à cheval, mais le baton demeure immobile, malgré les éforts qu'il fit pour le mouvoir, tout endormi qu'il étoit. Il dit ensuite des merveilles de ce qu'il avoit vû & entendu au Sabat; mais *Gassendi* qui ne l'avoit point perdu de vue, démontra que tout ce qu'il disoit n'étoit que l'ouvrage d'un Cerveau dérangé par les drogues qui entroient dans l'onguent dont il s'étoit servi. Vains prestiges d'une Imagination échaufée.

Tous les Songes ne ressemblent pas à celui de *Thyeste* ni au rêve noir de ce prétendu Sorcier. Il y en a de plus agréables & de plus rians; je n'en citerai qu'un de ce genre rapporté par un Poete moderne,

*Iris, je suis heureux en songe ;
Dans les bras du Soneil, l'autre jour j'ai goûté ;*
Par

Par les charmes d'un doux Mensonge,
Les Plaisirs de la Vérité.

J'étois a vos genoux dans le prochain bocage
De ma fidèle ardeur vous receviés l'hommage,
Vôtre Cœur atendri démentoit sa fierté :

D'un air touchant plein de bonté :

Tircis, me dites vous, vous m'aimez, je vous aime,
A ces Mots, je donai l'essor à mon Amour.

Je voudrois dormir nuit & jour,
Si je dormois toujours de même.

La peinture ingénieuse que fait le célèbre
La Fontaine, du Dieu du Sommeil, vient ici
naturellement.

Je le trouvai dormant sur un Lit de Pavots :
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos.

Un Ruisseau, serpentant avec un doux murmure,
Sembloit à s'assoupir inviter la Nature.

Les Pavots dédiés au Dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour.

De fantômes-divers une Cour mensongère
Vains & frères Enfants d'une vapeur légère,

Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du Dieu, voloit autour de lui.

Là cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là des biens & des maux les légères idées,

Prévenant nos destins, trompant nôtre desir,
Formoient des Magazins de peine ou de plaisir.

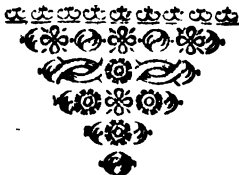
Je

Je ne parlerai pas dans cet Essai des Songes allégoriques tel que celui qu'on trouve dans la *Henriade* de Mr. de *Voltaire*: Cet illustre Poëte feint que *St. Louis* montre à *Henri IV.* pendant son Sommeil, ses plus célèbres Descendants, & leurs Ministres. On trouve aussi dans le *Spectateur Anglois* une fiction très ingénieuse. Cet Auteur suppose qu'un Homme voit en Songe plusieurs Arches, qui représentent le nombre des Années qui composent la vie humaine; un grand Fleuve qui roule rapidement sous ces Arches, est la figure du Temps, qui engloutit successivement tous les Mortels qui marchent sur ces planches fragiles; ils tombent ou se précipitent plus ou moins vite dans l'Abîme, qui se perd dans un espace sans bornes, peinture de l'Eternité.

Les Auteurs judicieux qui ont inventé ces Allégories se gardoient bien de considérer les Songes, come des présages & une espèce de Prophétie. Ils n'ont jamais crû que le Démon eut le pouvoir d'imprimer ce qui lui plait dans nôtre Imagination, & de faire illusion à nos sens; ils ne croient pas non plus que Dieu se serve ordinairement des images représentées dans nos rêves, pour prédire l'avenir. Si un événement malheureux doit nécessairement arriver, & qu'on ne puisse pas le prévenir, pourquoi nous tourmenter

en nous l'annonçant d'avance ; & s'il ne doit pas arriver, comment le prévoir, puis qu'il n'existe point, & qu'il n'existera jamais ? *T a-t-il rien de plus ridicule*, dit Ciceron, *que de s'imaginer que si une Femme sougeoit qu'elle acouchoit d'un Lion, l'Etat, où ce Songe là auroit été fait, passeroit sous une Domination étrangère ?* Rien n'est plus propre à faire évanouir ces Superstitions, ces terreurs paniques, que l'idée d'une Providence qui gouverne tout avec Sagesse, à qui rien n'échape, & qui, supérieure à tous les évènements, les développe & les dirige à son gré. Craignons Dieu, & ne craignons que lui seul.

GENEVE.





AUX EDITEURS

A l'occasion d'une Dissertation sur les Dez de
B A D E , par Mr. le Professeur ALTMANN,

M E S S I E U R S ,

L'Empressement que vous avez à faire connoître tout ce qui peut concerner les Antiquités de Suisse, m'engage à vous envoyer l'Extrait d'une Dissertation qui vient de paroître en *Suisse* sur les fameux Dez de *Bade*. Quelque imparfait qu'il soit, il servira du moins à vous doner une idée d'une Pièce qui mérite d'être lue, & qui est digne de la réputation de son Auteur.

Mr. *Altmann*, Professeur en *Grec* & en *Morale* dans l'Académie de *Berne* la publia, il y a quelque Mois, sous le Titre, *Exercitatio Historico-Critica de Tesseriis Badæ Helvetiorum erutis*. Ce Savant, célèbre par un grand nombre d'Ouvrages, qui l'ont placé dans la République des Lettres, au rang de ces Génies, qui en embrassant des Sciences très différentes, y réussissent également, ne doit pas vous être inconnu.

La Pièce est dédiée à S. E. M. le Marquis d'ARGENSON, Ambassadeur du Roi Très Chrétien, en *Suisse*. Ce Seigneur, aussi dis-

A à tingué

tingué par son amour pour les Sciences, que par son Illustre naissance & par ses grandes Dignités, se fait un plaisir de rendre justice au mérite de Mr. *Altmann* & de l'honorer de sa Protection.

La Dissertation comence par une exposition du fait. Il y a environ cent ans que des Laboureurs trouverent dans des Champs, à quelque distance de la Ville de *Bade* une assez grande quantité de Dez à jouer, de figure cubique & entièrement semblables aux nôtres excepté qu'ils étoient un peu plus petits. Cette découverte aiant fait beaucoup de bruit à *Bade* & dans les environs, le Vulgaire ignorant s'imagina qu'ils avoient été produits par un de ces Jeux de la Nature, qui se plait souvent à former les choses les plus extraordinaires. Cette opinion s'étant repandue & aiant été adoptée, Mr. *Altmann* entreprend aujourd'hui de la réfuter, après le célèbre Mr. *Scheuchzer*, qui avoit déjà traité ce sujet avant lui, dans une Dissertation particulière, à cette différence près que Mr. *Scheuchzer* s'est contenté de réfuter l'opinion reçue, & de faire voir que ces Dez sont un Ouvrage de l'Art, & non pas un simple jeu de la Nature, au lieu que Mr. *Altmann*, après avoir discuté cette Question, va plus loin, & remonte à l'origine de ces Dez. Voions de qu'elle façon notre Savant traite son sujet.

L'Auteur s'atache d'abord à réfuter l'opinion de ceux qui prétendent que ces Dez sont un jeu de la Nature. Le raisonnement qu'il fait là dessus est sans réplique. La Nature, dit-il, produit souvent les choses les plus extraordinaire, j'en conviens. Telles sont ces Pétrifications de différent genre qui se trouvent sur le Somet de nos Montagnes, & qui par leur singularité sont & seront toujours l'objet de la curiosité & des recherches des Savants. Mais parmi ce grand nombre de Pétrifications, à peine en trouve-t-on deux qui se ressemblent parfaitement, au lieu qu'ici entre plusieurs Milliers de Dez l'on ne remarque pas la moindre différence. Il n'est donc pas vraisemblable, conclut notre Auteur, que ces Dez aient été produits par un jeu de la Nature. Ce raisonnement ne sert pas seulement à établir le Système de Mr. *Altmann*, il renverse outre cela les Objections que l'on pourroit lui faire, tirées de ce grand nombre de Pétrifications que l'on découvre tous les jours.

Mr. *Altmann* ne se contente pas de cette raison. L'Analise Chimique que l'on a faite de ces Dez & par le moien de laquelle on a découvert qu'ils étoient d'Os, tels qu'étoient ceux dont se servoient les *Romains*, & tels que sont la plupart des nôtres, lui en fournit encore une très forte. Ajoutez à celle là

que par la même voie on peut faire voir que la Terre dans laquelle ces Dez ont été découverts n'est pas d'une nature à les produire. Cet article est très Curieux, de même que le reste de la Pièce. Je suis fâché que les bornes d'un Extrait ne me permettent pas d'entrer dans un plus grand détail. Cette Dissertation est si belle, elle est parsemée de Remarques si intéressantes, que je ne doute pas que vous n'en soies pleinement satisfaits quand vous l'aurez lue.

Reprenons notre Extrait. Mr. *Altmann*, après avoir établi son Système, propose les Objections que l'on pourroit lui faire. Je me contenterai de vous en rapporter une des plus fortes. Est-il probable, est il même possible, demande-t'on à notre Auteur, que des Dez faits d'Os aient pû se conserver pendant plusieurs Siècles sous terre, & se garantir de la pourriture? Cette Obejection frappe d'abord. L'Auteur répond très judicieusement, que la conservation de ces Dez n'a rien d'impossible ni même de surprenant, puisque l'on trouve tous les jours dans les Urnes Sépulcrales des Ossemens, qui après y avoir été renfermés pendant plusieurs Siècles se sont conservés parfaitement bien, quoi qu'il soit constant que les Os des Homes n'ont pas la même dureté que ceux des Bœufs & des autres Animaux, dont les Anciens faisoient leurs Dez &

font par conséquent plus sujets à se corrompre.

Mr. *Altmann* aiant renversé ainsi le Sentiment de la production de ces Dez pas un jeu de la Nature, recherche leur Origine, & la fait remonter au Siècle d'*Auguste*. Les Romains, dit-il, aiant subjugué les Helvétiens sous la conduite de *Jules César*, & s'étant par conséquent rendus Maitres de la Ville de *Bade* y aportèrent l'Usage des *Thermes* ou *Bains chauds*, si comuns chés eux. En y introduisant ces *Thermes*, il est très apàrent qu'ils y établirent des Endroits publics de jeu pour le divertissement des Baigneurs, ce qui étoit une coutume constante chez eux. C'est à ces Endroits publics de jeu, ou celui des Dez étoit surtout fort en vogue, que nôtre Auteur rapporte l'Origine des Dez découverts à *Bade*. Pour prouver ce sentiment, Mr. *Altmann* s'étend d'abord sur l'Antiquité des *Thermes*, & sur la passion des Romains pour les Dez. Il fait voir ensuite que les Romains établirent des *Thermes* à *Bade*. Un Passage de *Tacite* lui sert de preuve. *Direptus longa pàce in modum Municipii instructus locus, anieno salubrium aquarum usu frequens*, dit l'Historien Romain, en parlant de la Ville de *Bade*. Mr. *Altmann* comente ce Passage avec beaucoup d'érudition, & démontre qu'il convient entièrement à son sujet. Il tire une se

conde preuve d'une Infcription d'un Temple dédié à *Isis*. Elle est curieufe, je la rapporterai.

DEÆ ISIDI TEMPLUM A SOLO
L. ANUSIUS MAGIANUS
DE SUO POSUIT VIR AQUENSIS B
AD CUJUS TEMPLI ORNAMENTA
ALPINA ALPINULA CONJUX
ET PEREGRINA FIL--XC DEDE
RUNT. L. D. D. VICANORUM.

Cette Infcription donne lieu à une digreffion très intéreffante. L'Auteur après avoir donné l'explication de cette Infcription, recherche l'Origine du Culte d'*Isis* à *Bade*, la qualité du Fondateur de ce Temple, &c. La Pièce finit par des Remarques fur quelques Antiquités que l'on a découvertes dans les environs de *Bade*; ce qui donne ocafion à nôtre Auteur de parler de l'ancienne splendeur de la Ville de *Vindifch* & des *Dez* que l'on a déterrés, il y a quelque tems à *Zurich* & à *Zurzach*,

C'est là, *Meffieurs*, une légère F. fquiffe de la Differtation de Mr. *Altman*. Si j'avois voulu vous rapporter tout ce qu'il y a de Savant, d'ingénieux, & d'intéreffant j'aurois été obligé de traduire toute la Pièce. Je me flate que cet Extrait, tout imparfait qu'il est, vous convaincra du moins de mon empreflement à vous faire plaifir. Je fuis &c.

GENEVE le 10. Novemb. 1750. J. S.

AUX EDITEURS.

JE vous demande place, s'il vous plaît, MESSIEURS, dans votre Journal pour la Piece ci-jointe. C'est une Lettre d'un ancien Pasteur de Neuchâtel nommé DAVID CHAILLET, écrite il y a près de deux cents ans, le 12. Octobre 1579. & adressée, come on a tout lieu de le croire, à MUSCULUS alors Pasteur de Berne. L'Auteur étoit Contemporain & Ami de plusieurs Réformateurs de la Suisse, & il est déjà connu ayantagensement par quelques unes de ses Lettres qui sont imprimées; il donc dans celle que je vous envoie une Relation fort interessante de la funeste inondation arrivée à Neuchâtel le 8. Octob. de la même Année par le débordement du Seyon, & des affreux ravages que ce Torrent causa. Les vraies Beautés qui règnent par tout dans le stile de cette Lettre & les réflexions Chrétiennes & édifiantes dont l'Auteur acompagne sa relation font honneur au bon goût aux lumières & la Picté de cet ancien Pasteur. Mais le sujet même de sa Lettre la rend encote plus interessante pour le Public, dans les tristes circonstances où nôtre pauvre Ville s'est trouvée dernièrement, & se trouve même encore par le débordement du même Torrent. On verra par cette Lettre que l'Inondation de 1579 fit incomparablement plus de mal aux particuliers que celle que nous venons d'essuyer à diverses reprises, ce qui fera sentir Combien la bonté de Dieu nous a encore épargnés dans la dernière dispensation de ce terrible fléau; pourvu seulement que nous en profitons selon les vûes du Seigneur, & que par sa sage & bone Providence il daigne fournir à cette Ville assigée les moyens de se tirer de l'Etat toujours plus dangereux & plus inquietant où elle se voit tout récemment replongee par la nouvelle Inondation du Mercredi 4me. de Novembre Jour de nôtre Foire.

Au reste, MESSIEURS, la Lettre que je vous communique est une Copie vidimée par Mr. l'Avoyer de Zougue qui, à la requisition d'un Seigneur de Haut rang, l'a faite extraire fidèlement d'un Recueil de Manuscrips qui se trouve dans la Bibliothèque de cette Ville: Et come cette Lettre est en Latin je l'ai traduite en faveur de ceux qui n'entendent pas cette Langue; ainsi je vous prie d'imprimer cette Traduction avec l'Original Latin. J'ai l'honneur d'être &c.

Neuchâtel.



LETTRE LATINE

Sur l'Inondation arrivée à Neuchâtel le 8.
Octobre 1579.

CHARLSSIME IN CHRISTO FRATER,
ET SYMMISTA HONORANDE,

ETsi non dubito te jam audivisse & auãturu-
runt ab aliis infortunium, sive potius &
magis Christiane, manum Domini, quæ nos te-
tiguit: tamen tibi visum est rem totam, prout
accidit, ad te perscribere, & ita tamen ut vix
omnia generalia, tantam abest ut singularia meis
verbis exprimere possim; Res enim ita subito
accidit, ut vix aspici nedum diligentius conside-
rari potuerit. Die octava hujus mensis circiter
undecimam hõram antemeridianam pluebat hic
satis largiter; incepit postea fulgurare & tonare
satis leviter primò, dein cum majore Sonitu,
tertio cum fragore maximo, qui ut possum conjici-
cere, nebulam quæ monti & urbi incumbibat,
disrupit, & tantam aquæ pluvie copiam demisit
ut diceres. Cataractas Cæli apertas omnesque
scaturigines è suis antris & locis abditis emissas:
Mox, id est intra sesqui horam, aqua illa sive
fluviois, qui medius hanc urbem secat ita intu-
nuit & tantam copiam & struem lignorum ma-
ximorum cum pistriis Valendinesibus importa-



T R A D U C T I O N

MON TRÈS CHER FRÈRE ET TRÈS
HONORÉ COLLEGE EN CHRIST,

JE ne doute pas que vous n'aiez déjà appris & que vous n'appreniez encore par d'autres l'infortune que nous venons d'essuyer, ou plutôt & pour parler en Chrétien comment la Main du Seigneur nous a frappé: Cependant j'ai crû devoir vous envoyer la relation de cet Evénement, mais telle pourtant qu'à peine pourrai-je en toucher les circonstances générales, bien loin d'en rapporter les particularités; car la chose est arrivée si subitement qu'on a eu à peine le tems de la voir & qu'on n'a point pû en remarquer les progrès dans le détail. Le 8. du Courant vers les onze heures avant midi il fit ici une pluie assez abondante. Il comença ensuite à faire des Eclairs & à toner, mais assez doucement d'abord, puis avec plus de bruit, à la fin avec un très grand éclat; ce qui fit crever, come je le conjecture une Nuë épaisse qui s'étoit formée au dessus de nôtre Ville & de la Montagne voisine, & causa une abondance d'eau si extraordinaire qu'on auroit dit que les Cataractes des Cieux étoient ouvertes & que toutes les Sources de l'Abime étoient
là.

vit, ut primum rasiurum: (Cataracta est in editiore parte fluvii) & non procul illinc Clibanum maiorem, cum ponte adiacente, cui imposita erat maxima lignorum firues à furnario, diruerit. Hanc molem lignorum propter alveum fluvii ab aliis lignis obstructum, impetuosus aquæ furor in plateam pistrinorum deportavit. Alterum pontem, qui situs est in media urbe disturbarunt ligna; Item tertium, cui impositum erat macellum & ædificia adherentia cum turri maxima & antiquissima, ubi cogebatur Senatus, diruerunt, quæ ibi etiam fluvii alveum ita impediunt, ut aqua cum maximo impetu circumquaque distrueret per plateas. Nihil præter voces & ejulationes audivisses. Inter alia accidit res miseranda & maxime lugubris: mulier quædam incolens ædes proximas macello, cum duobus liberis, aquis domum ipsius circumfluentibus & diruentibus, ad fenestras in anteriorem domus partem se recepit & ibi prægnans cum charis pignoribus domum semidirutam & aquam appropinquantem & mortem minitantem spectans, Domino animam suam & liberorum comendans à turri est oppressa, necdum inventa. Pons postremus Lacii proximus novus & lapideus sicut & ceteri disruptus ac dirutus est. Ligna illa maximum damnum dederunt, transversa enim & impexa liberam aquæ cursum remorabantur & ita impediabant ut aquæ per plateas pontibus adiacentes diffuse jam superiorem partem porta-

lâchées. Environ une demi-heure après, le Torrent qui traverse cette Ville s'enfla si fort, & entraîna, avec les Moulins de Valangin, une telle quantité de gros Bois, qu'il emporta d'abord le Ratel, (C'est une Cataracte ou *1172* *Ouvrage de Maçonnerie* construit dans la partie la plus élevée du Torrent) & un peu plus bas le grand Four avec le Pont voisin sur lequel le Fournier avoit amassé un grand tas de bois. La fureur impétueuse de l'eau entraîna tout ce Tas dans la Rue des Moulins, parce que le Lit du Torrent se trouvoit déjà obstrué par les autres Bois. Ceux-ci emportèrent le second Pont situé au milieu de la Ville, puis le troisième sur lequel étoit bâtie la Boucherie avec les Edifices attenans & une Tour fort haute & antique où s'assembloit le Conseil de Ville. Tout cela empêcha si fort le Cours du Torrent dans cet endroit que l'eau se répandit impétueusement de tous côtés par les Rues: Vous n'eussiez entendu par tout que cris & lamentations. Entr'autres Malheurs il en est arrivé un tout à fait triste & touchant. Une Femme enceinte, qui demouroit près de la Boucherie, & dont les Eaux environoient & démolissoient la Maison, se mit avec ses deux Enfans aux fenêtres de la partie antérieure de sa Maison, & là, contemplant sa demeure à moitié démolie &

les

rum unius cuiusque domus occuparent, totasque inferiores adiuum partes cum cellis vinariis & porticibus implerent. Vidisses nonnullas mulieres & ancillas virosque ab ipsa violentia aquarum inopinantes abripi & submergi; plurimi equi & vacca praesepibus alligatae (non enim spatium dabatur illas solvendi) periere. Dixisses praesentem omnia intentare mortem & undique tristissimam mortis imaginem sese representare. Multi periere, nonnulli sunt inventi & sepulti, reliqui sub ruinis adhuc latent, plures aedes diruta, & ut uno verbo dicam majorem calamitatem nunquam vidi & si ipsemet spectator non fuissim vix ex aliorum relatu credere possem. Iudicium Domini in hanc urbem summum quod qui revereri non vult, omnino stupidus & mente captus sit oportet. Dominus faxit ut proficiamus suis his ferulis & vera resipiscentia ipsius iram preveniamus. Necessse est enim ut nobis valde sit iratus, cum tanta nos Calamitate affecerit, quem propter Domini meritum rogo, ut nobis sit propitius & nostris peccatis ignoscere dignetur. Quamvis autem maximum dederit damnium, quod quadraginta aut quinquaginta millibus Coronatorum vix resarciri posset, tamen multum profecerimus & nobis magno erit emolumento, si inde vitam in melius commutare, vitiaque relinquere, & peccata omnium horum flagellorum causas abhorere detestarique didicerimus; alio-

quid

les progrès de l'eau qui avançoit toujours & qui lui présentoit la mort fut acablée avec sa Famille par la chute de la tour, pendant qu'elle recomandoit au Seigneur son Ame & celle de ses chers Enfans. On ne l'a point encore retrouvée. Le dernier Pont, le plus près du Lac & tout neuf, fait de pierres comme les autres, fut pareillement rompu & démoli. Ces Bois dont j'ai parlé ont causé un très grand Domage : Car s'étant mis de travers & embarrassés les uns dans les autres, ils retardoient & empêchoient tellement le libre Cours de l'eau qu'elle se répandit dans les Rues voisines des Ponts au point qu'elle s'élevoit jusqu'au haut des Portes des Maisons, & en remplissoit tout le bas, les Caves, les Allées &c. On voioit des Femmes des Servantes, & même des Homes emportés tout à Coup par la violence des eaux & submergés. Quantité de Chevaux & de Vaches périrent attachés à la Crèche, (car on n'avoit pas le tems de les détacher.) Tout menaçoit d'une mort présente, & l'affreuse image de la mort se présentoit de toutes parts. Bien des gens sont péris ; on en a retrouvé & enseveli quelques uns ; les autres sont encore cachés sous les ruines : Nombre de Maisons ont été démolies ; en un mot jamais je ne vis une plus grande Calamité, & si je ne l'avois

quin verendum ne ista sint majorum judiciorum Domini praludia, si & à nobis & ab aliis licet remotis, aspernuntur; Dominus non solum verbo suo, per fideles Dei servos prædicato, ubique locorum homines ad seriam pœnitentiam invitât, sed cum signis & prodigiis infinitis; verum tanta est multorum socordia & adeo supinus ubique veterius ut vix centesimus quisque expergefiat; sed ut plurimum surdis canitur fabula, quod signum est judicii Dei imminentis. Interea fideles, ut inquit propheta, cum judicia Domini sint in terra discunt justitiam. Domino enim cum vera submissione & animi humilitate se submittuunt, reverentur Dominum & timent Judicia ejus. Ista ad te fusius perscribere volui ut te nostrarum calamitatum testem facerem, si non oculatum, auritum saltem, & ŪPOTŪPOSIN istam oculis tuis subjicerem, ut totam istam Ecclesiam graviter afflictam & de Cælo tactam præcibus vestris Dominus recommendetis; Eget enim consolatione & beneficentia piorum. Dominus vos omnes incolumes conservet & ab omni malo tutos sartosque tueatur & tuis tuorumque Symmistarum laboribus benedicat, quos omnes meo fratrumque nomine salutare volui, & me, ut soles, anna. Vale; ex meo Museo. 12. Octobris 1579.

Tuus ex animo totus
DAVID CHAILLET.

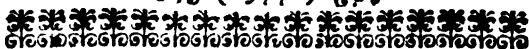
vüe moi même de mes propres yeux, j'aurois eu peine à ajouter foi au raport d'autrui. C'est un grand Jugement du Seigneur sur cette Ville, & il faut être stupide & insensé pour ne pas le reconoitre avec révérence. Faisse le Seigneur que nous profitions des coups de sa Verge, & nous prévenions les effets de sa Colère par une vraie repentance. Car il faut bien qu'il soit fort irrité contre nous, puisqu'il nous a affligé d'une si grande Calamité, & je le prie par les mérites du Seigneur Jésus de nous estre propice & de nous pardonner nos péchés. Quoi qu'il nous ait fait souffrir un très grand Damage, que quarante ou cinquante mille Ecus pourroient à peine reparer, nous y aurons cependant beaucoup gagné, & il nous deviendra bien avantageux, si par là nous aprenons à reformer nôtre vie, à renoncer à nos vices, & à détester nos péchés qui sont la cause de ces Châtimens. Autrement nous devons craindre que ce ne soit ici que les Avant-coureurs de plus grands Jugemens de Dieu, si nous & nos Voisins méprisons ces Avertissemens. Ce n'est pas seulement par sa parole, prêchée par ses fidèles Serviteurs, que Dieu invite les Homes en tous lieux à une sérieuse repentance, il le fait aussi par une infinité de signes & de merveilles. Mais telle est

est l'étrange indolence du grand nombre, tel est par tout le profond assoupissement des Consciencés que sur cent à peine un seul en est reveillé! Le plus souvent on parle à des sourds, ce qui est le signe d'un prochain Jugement de Dieu. De leur côté les fidèles, come dit le Prophète *, *quand les Jugemens du Seigneur sont sur la Terre, apprennent la Justice*; car ils se soumettent au Seigneur avec une vraie humilité, ils le révèrent & craignent ses Jugemens.

J'ai voulu vous décrire cet Evénement tout au long, pour vous rendre témoin, si non oculaire, au moins auriculaire, de nos Calamités, & mettre ce tableau sous vos yeux, afin que vous recomandiez au Seigneur par vos prières cette pauvre Eglise grièvement affligée & frappée d'enhaut; car elle a besoin de la consolation & de la Bénédiction des Gens de bien. Le Seigneur vous conserve tous, vous préserve de tout mal & bénisse vos travaux & ceux de vos Collègues. Je les salue tous tant en mon nom qu'en celui de mes Frères. Aimez moi toujours, Adieu. De mon Cabinet le 12. Octobre 1579.

Votre très Affectonné
DAVID CHAILLET.

* *saie XXXVI. 9.*



LA VOIX DU POËTE ET DU LEVITE:

Extrait d'une Lettre de Paris, du 15. Octobre.

LA Contestation qui s'est élevée entre nôtre Clergé & nôtre Cour, a fait naitre ici quantité d'Ecrits. Nous en avons donné deux au Public, qui nous ont paru les plus dignes de sa curiosité; l'un sous le Titre de *la Voix du Sage & du Peuple*, petit Ouvrage attribué à Mr. Ar... de V...; & l'autre intitulé, *la Voix du Prêtre*, composé par un Abé. Le sort qu'ont eû, depuis ce tems là, les Auteurs de ces deux petites Brochures, vient d'ocasioner une troisiéme nouveauté. C'est un petit Conte dans le goût de ceux de *Ma Mere Loye*. Mais celui-ci difere de ces derniers, en ce qu'il contient l'Histoire de ce qui vient d'arriver à ces Messieurs. Le premier, surtout, y est dépeint avec les couleurs les plus plaisantes, qui néanmoins n'empêchent point qu'on ne le reconoisse. Voici l'Histoire allégoriée de ces deux Auteurs.

EN ce tems là, il y avoit un Poete célèbre qui avoit conçu le projet risible d'être universel dans toutes les Sciences. Cette Manie lui étoit particulière. Jamais Mortel n'avoit eû tant de vanité. Cet Home s'apeloit *Orvetar*. Il se dit à lui meme. *Pour être universel, & par consequent Prophète dans mon*

Pais, je n'ai qu'à parler de tout, juger les Hommes, les Arts, les Sciences, les Talens, le Gouvernement, la Politique, & la Religion. Rien n'est plus aisé. J'ai déjà fait les trois quarts de mes preuves en Vers & en Prose. Le reste n'est qu'une bagatelle. Voici même une occasion favorable pour achever de mériter d'être premier Ministre, ou quelque chose d'approchant de cette Dignité. L'Empereur est embarrassé pour obliger les petits Souverains de la Religion à consentir à une Imposition proportionnée aux Biens dont ils jouissent. Mes idées, toujours pures & lumineuses, sont capables de les soumettre à l'Autorité qu'ils contestent. Quand j'aurai rendu cet important service, l'Empereur, qui est juste & équitable, ne manquera pas de m'élever au Gouvernement de son Empire come le fut autrefois cet Hébreu, célèbre dans l'Histoire, pour avoir expliqué le Songe d'un Prince de son tems. J'aurai l'avantage que la Science de la Philosophie, que ce Juif ne connut jamais, réglera tous mes projets. Je ne m'amuserai point, come lui, à entretenir l'abondance qui sert à la nourriture du Corps. Ces soins grossiers ne sont pas dignes d'un Philosophe. Mon travail sera plus sérieux & plus utile. Je nourrirai l'Esprit d'une substance solide & moins sujette aux révolutions des Saisons. Je le guérirai de tous les préjugés qui lui font craindre ou désirer quelque chose. C'est ainsi que le Peuple peut être rendu heureux. Il n'appartient qu'à des grands Génies,

oit à des Philosophes come moi, d'imaginer de pareilles ressources pour la sûreté des Princes & la tranquillité des Peuples, que la Superstition inquiète. Dans mes Principes, si l'Abondance manque, le Nécessaire suffit. En conséquence, je réduirai toutes les impositions à celle des Terres. Celui qui n'a rien ne doit rien. Alors plus de Fermiers, ni de Receveurs Généraux; ils se feront Philosophes pour paroître sages. Je réduirai les Armées aux Troupes nécessaires pour la Garde de l'Empereur & les Garnisons des Places frontières; car je suis come les Ministres de la Religion, j'ai en horreur les Combats où l'on s'estropie & se tue. Le sang est mesuré dans mes Veines, je dois le conserver. Je protégerai les Arts & le Commerce, le Maritime surtout. J'en conois particulièrement les avantages. J'entendrai, s'il est possible, la Ferme du Tabac, en obligeant tous les Sujets de l'Empereur à en user. C'est une espèce d'aliment pour l'Esprit, qui fait quelquefois oublier les besoins du Corps que la Faim fait sentir. J'en fais l'expérience. Je bornerai les Finances à faire valoir les Domaines de l'Empereur, à quelques Droits d'entrée dans les principales Villes de chaque Province, pour tenir les Campagnes peuplées. Je réformerai les Coutumes, les Loix & les Usages, qui ne seront pas uniformes, afin que ce qui est vrai en Paris, le soit aussi en Manarchie & dans tout l'Empire. Mon Gouvernement sera

celui de l'Esprit. J'enseignerai la Langue des Dieux à l'Empereur. Je serai son Horace, son Virgile, son Térence, son Sénèque, son Mécène & quelquefois son Ovide. Il ne se fera point de Vers dans l'Empire sans ma permission. J'aurai des Spectacles dans toutes les Villes, où l'on ne jouera que les Pièces que j'aurai faites ou approuvées. Pour soutenir ces Etablissmens, j'obligerai toutes les Persones de l'un & de l'autre Sexe d'y aller, au moins une fois par Semaine pour s'instruire, come elles vont entendre le Sermon. Les Comédiens de toutes ces Troupes me rendront le quart de leur Recette come Protecteur. Enfin je serai celui de toutes les Académies. Aucun Candidat n'y sera reçu sans mon attache. J'en formerai de nouvelles dans tous les Arts & Métiers, dont je serai également le Maître. Tout cela me fera beaucoup d'honneur. Mes Ennemis seront à mes pieds. Je ne leur ferai point de grace. Je ferai pendre, entr'autres, certain Rimeur décoré* qui bégaié des Vers contre moi, afin d'indimider les autres, & me faire respecter.

Orvetar, qui étoit Tridéïste, aiant ainsi fait son petit plan de grandeur, de fortune & de vengeance, voulut prendre la plume pour étendre les justes Droits de l'Empereur contre les Princes des Prêtres, les petits Souverains de Papimanie. Mais sa Théologie n'étant pas positive, ceux-ci n'en firent aucun cas,

* Mr. Roi, Chevalier de l'Ordre de St. Michel.

& publièrent qu'il avoit écrit autant d'*Hérésies* que de mots. Ils en dirent autant d'un certain *Lévite* *, qui se joignit à lui pour dénoncer ces Princes de la Loi & les soumettre come le reste des sujets de l'Empereur aux Loix de l'Empire auxquelles ceux-ci prétendoient qu'ils n'étoient point assujettis.

Orvetar, aiant répandu son Ouvrage dans la Capitale de l'Empire, les Philosophes qui professent la Religion Naturelle, en furent contens. Ceux qui avoient encore de la Piété, en convenant du Droit, furent choqués des comparaisons peu nobles du Poëte-Anti-Théologien, & alarmés des Principes qu'il avançoit, dont le but étoit de disputer à la Religion toute la Puissance spirituelle, d'attaquer l'Ordre Hiérarchique établi par le Législateur, & de réduire la Religion à une prétendue Philosophie toute naturelle, enfin de parler de la Religion, come si elle eut été différente de celle que le Prince protégeoit dans l'Empire.

Incertain & inquiet sur les effets qu'il atendoit de son Ouvrage, *Orvetar* va à la Cour pour y recevoir les complimens & la récompence qu'il s'en étoit promis. L'Empereur qui aimoit la Religion & ses Ministres, qu'il veut que tous ses Sujets respectent, même les prétendus Philosophes, le voit en passant dans un Salon, sans lui faire le moindre

* L'Auteur de la Voix du Prêtre. Il a été mis à la Bastille.

accueil. Petrifié d'étonnement & navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut aller trouver un des premiers Satrapes, favori de l'Empereur dont il avoit été le Chantre dans ses beaux jours. En chemin, il rencontre *Ituriel*, * Genie du premier ordre, qui le touche de son Epieau. *Eh! Monseigneur*, s'écrie *Orvetar*, qui le reconoit sur le Champ, *Vous m'avez abandonné à un petit Génie qui m'a précipité dans la disgrâce. Vous m'en voies auéanti. Consôle toi*, lui répond *Ituriel*... *Rens moi donc mes esperances de grandeur & de fortune que tu m'avois promis*, lui dit le Poete... *Tu seras satisfait*, lui expliqua l'Esprit; *mais je te déclare que ce n'est point dans ta Patrie que doivent s'accomplir tes hautes destinnées. C'est chez un autre Peuple dont le Pais est devenu le refuge & l'azile des nouveaux Philosophes. Tu y seras comblé de faveurs, de titres, de bienfaits & de richesses, dont tu as déjà assez bonne provision, pourvu que tu ne fasses pas, dans ce Pais là, comé tu as fais dans celui ci, le sot projet d'être un Savant universel; car tant que tu seras revêtu d'un Corps, si peu qu'il vaille, tu ne dois pas t'en flater... Ah!* s'écria *Orvetar* en soupirant, *c'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir! ... Aussi impossible*, lui repliqua *Ituriel*, *que d'être parfaitement sage, parfaitement riche, parfaitement*

* C'est le principal personnage d'un petit Roman allégorique de Mr. de Voltaire.

ami, parfaitement aimé de sa femme, parfaitement heureux, & parfaitement fort avec un Corps tel que le tien dont la substance est presque totalement dissipée.

Après ce court entretien, un Vent qui chassé au Nord s'éleve tout à coup. Le Génie *Ituriel* emporte son Disciple. Le Manuscrit de ce Conte porte, qu'en Passant à Vol d'Oiseau, sur un Champ où il s'étoit donné, il n'y avoit pas long-tems, un grand Combat, le Poete, pour montrer son humanité, fit une grimace philosophique & déclama *impromptu* ces quatre Vers :

Faisoit-il donc, grands Dieux ! pour un maudit Village,
 Voit couler plus de Sang qu'aux bords du Simois
 Que ce qui paroît grand aux Peuples éblouis,
 Est bien petit aux yeux du Sage

Tous les Génies qui reviennent du Pais où est actuellement *Orvetar*, disent unanimement, qu'il est extrêmement fâché contre sa Patrie qu'il menace de ne plus revoir, que pour s'empêcher d'y revenir malgré lui, il s'est chauffé d'une bone Paire de Semelles de Plomb, & coesé d'une bone Calote de même métal, come fit autrefois un certain Poete Tragique de l'Antiquité * dont il a les talens & la figure, & que les Vents emportoient ça & là lors qu'il n'avoit pas la précaution de prendre cette Chaussure & cette Calote.

Voilà de quelle manière on s'égaie ici sur le compte d'un des plus beaux Génies qu'ait

* Philotas.

eû & qu'aura peut être la France dans ce Siècle ; un Génie qui fait actuellement les délices d'un grand Roi qui l'a toujours fort considéré, à la Cour duquel il a été reçu à bras ouverts, & qui, du premier pas, l'a élevé à la Dignité qu'il possédoit dans sa Patrie auprès de la personne de son Souverain ; un Génie enfin, dont tout nos François qui estiment & aiment sincèrement le savoir & les talens, regrettent beaucoup la perte. Les personnes judicieuses & instruites du train du monde, ne seront nullement étonnées que l'Envie fasse un pareil traitement à un si grand Home.

*Si tes rares talens ne bleffoient pas leurs yeux,
V. tu n'aurais pas eû tant d'envieux.*



E N I G M E.

LE Peintre passeroit pour Home incomparable,
S'il pouvoit, par son Art, peindre le mouvement ;
Moi, plus adroit que lui, & bien plus admirable,
Je fais, sans me mouvoir, cet éfet surprenant

Le Mot du Logog. du Mois passé est VERTU.

T A B L E.

Suite de l'Explication de la Parabole du Semeur.	299
Lettre à Mr. D. G.	323
Reflexions sur l'Amitié.	326
Essai sur les Songes.	345
Lettre aux Edit. concernant les Dez découverts à Bade.	361
Aux Editeurs.	367
Lettre Latine sur l'Inondation arrivée à Neuchâtel en 1579.	368
Traduction de la Lettre précédente.	369
La Voix du Poète & du Lévir.	377
Enigme.	384